

L'Absurde, le malheur et la révolte pour le bonheur dans

***Le Malentendu* d'Albert Camus**



Hilde Vikse

Mémoire de master

Printemps 2013

Institut de langues et littératures étrangères

Université de Bergen



Couverture: Albert Camus' Cross Purpose, broadwayworld.com

<http://www.google.no/search?q=Cross+Purpose+Albert+Camus>, Consulté 29.04.13

Reconnaissance

J'exprime ici ma gratitude à tous ceux qui, de façons diverses, m'ont aidée à accomplir ce travail : à mon directeur de mémoire Helge Vidar Holm, professeur de littérature à l'Université de Bergen, pour ses conseils et sa critique fructueuse ; à Jorunn Svendsen Gjerden, maître de conférence en littérature française, qui a été une grande source d'inspiration par ses cours passionnés sur la littérature française, et à tous mes camarades étudiants de maîtrise de français et de la formation des enseignants au lycée à l'Université de Bergen pour leur support amical.

Je tiens à remercier en particulier mon mari et meilleur ami, Bjørn Egil, pour son soutien et ses encouragements incessants. Sa confiance en moi m'a beaucoup aidée à poursuivre mes rêves.

J'aimerais remercier le reste de ma famille pour tout son soutien pratique et moral.

Sammendrag

Skuespillet *Le Malentendu* av Albert Camus forteller historien om en sønns tragiske hjemkomst til sin mor og søster, to fattige og ulykkelige vertinner som blindet av ønsket om et rikt og lykkelig liv i utlandet, dreper sin ukjente gjest for penger. Fylt av sorg og bitterhet etter å ha innsett konsekvensene av sin misforståtte jakt på lykke, velger kvinnene å unnslippe lidelsen i livet ved å begå selvmord.

I likhet med flere andre kritikere har vi tolket stykket i lys av Camus' filosofi om menneskets opplevelse av det absurde livet. Med utgangspunkt i hans utsagn om at historien ikke bare viser menneskets tragiske situasjon i verden, men at den også beskriver dets evne til å kjempe for lykken, ønsket vi å undersøke hvordan personene med datteren Martha i spissen, gjenspeiler forfatterens ide om at lykken alltid eksisterer i ulykken.

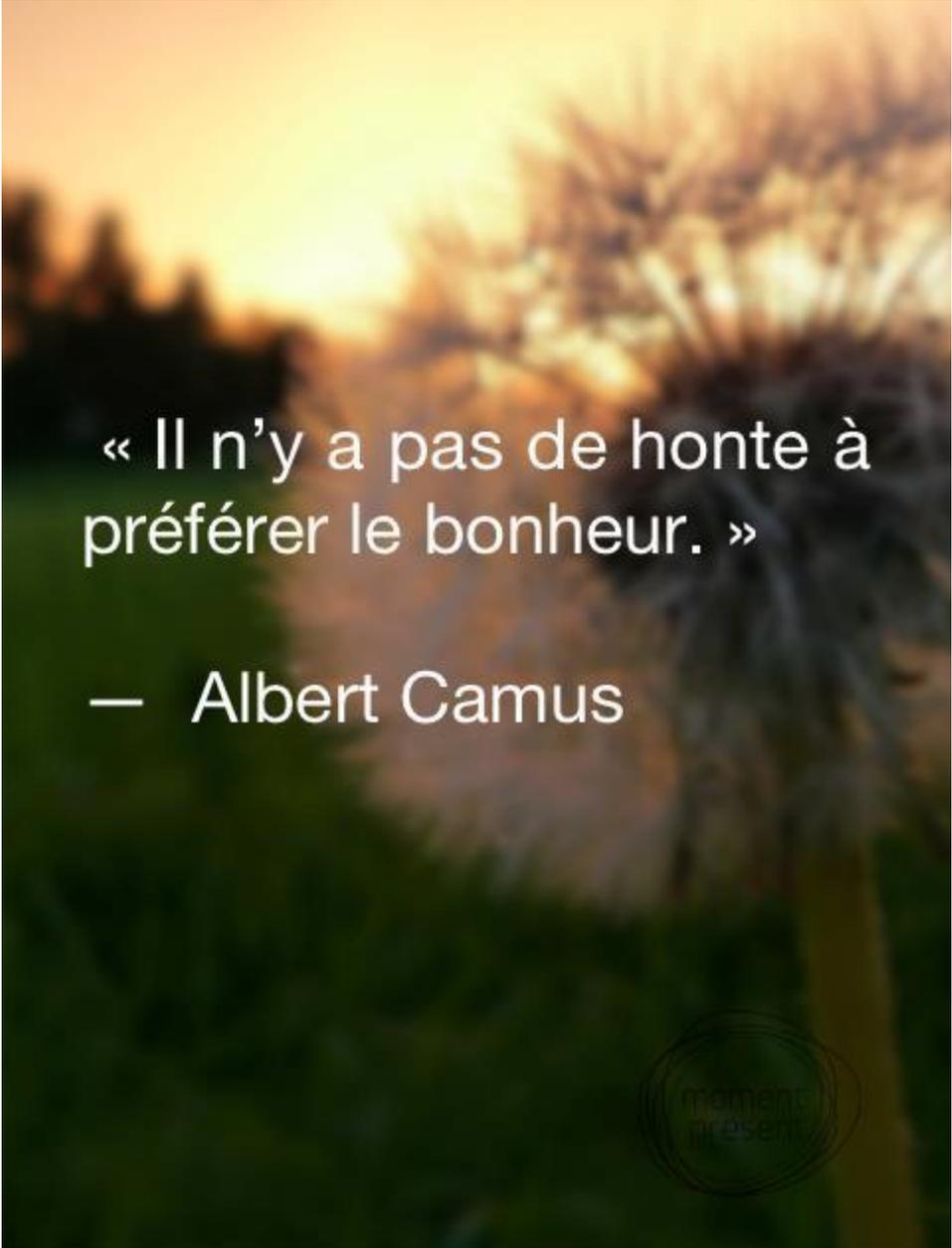
Ved å analysere dialogene mellom familiemedlemmene, viser vi hvordan deres opplevelse av fattigdom og fremmedgjøring ikke bare gjør dem ulykkelige, men at den også gir dem vilje til å søke lykken gjennom tilhørighet og samhold med sine nærmeste. Selv om Marthas inhumane jakt på rikdom hindrer henne i å oppdage lykken i nuet, føler hun solidaritet med sin mor og ønsker å føle tilhørighet og kjærlighet i fremtiden. Slik utfordrer vi en ensidig negativ tolkning av Marthas tanker og handlinger.

Når historien avsluttes med at Martha i likhet med sin mor, gir opp kampen mot den uforklarlige og evigvarende følelsen av ulykke i livet, må vi som lesere lete i vår egen opplevelse av det tragiske i *Le Malentendu* for å finne tegn på lykke.

TABLE DES MATIERES

Reconnaissance.....	3
Sammendrag	5
1. Introduction	11
1.1 <i>Le Malentendu</i> : « une pièce de révolte » ?	11
1.2 Notre problématique	13
2. Philosophie de l'absurde, de la révolte et du bonheur de Camus	15
2.2 Le monde absurde.....	17
2.3 Le héros absurde.....	18
2.4 La révolte et le bonheur chez les personnages camusiens.....	20
3. Champ de recherche	23
3.1. L'origine du <i>Malentendu</i>	23
3.2 Une présentation de l'histoire et des personnages.....	24
3.3 Une tragédie classique?	25
3.4 La critique du <i>Malentendu</i> et de Martha	26
4. Le malheur	29
4.1 La pauvreté : un manque de soleil, d'argent et d'amour	29
4.2 La pauvreté de Martha.....	31
4.3 Les conséquences de la pauvreté	32
4.3.1 L'inhumanité des deux meurtrières	32
4.3.2 L'amour maternel dissimulé et incertain	33
4.3.3 Le manque d'ouverture à autrui.....	34
4.3.4 L'abandon de l'autre	35
4.3.5 L'abandon de Dieu.....	37
5. Exil et Malheur	39
5.1 L'exil : le désir douloureux d'un ailleurs	39
5.2 L'exil et la famille	40
6. L'Absurde et le bonheur	43
6.1 Les perceptions différentes du bonheur.....	43

6.2 Les traces de la révolte	44
6.2.1 La rupture avec l'habitude	44
6.2.2 L'hésitation	45
6.3 Des langages différents.....	47
6.3.1 Le langage insincère	47
6.3.2 Le « langage de client »	48
6.3.3 Le langage du cœur.....	50
7. La pauvreté et le sentiment de l'absurde de Martha	53
8. La révolte de Martha	55
8.1 La révolte « positive »	56
8.1.1 La conscience et la passion	56
8.1.2 La solidarité avec l'autre.....	57
8.1.3 Le désir de l'union	58
8.1.4 L'union avec la nature	59
8.1.5 Un suicide irréconcilié	61
8.2. La révolte négative de Martha	63
8.2.1 Le meurtre	63
8.2.2 La vie future	65
8.2.3 L'oubli.....	65
8.2.4 L'espoir volé	66
8.2.5 L'isolation et la séparation.....	68
9. Conclusion.....	71
9.1 Des exemples négatifs de la philosophie camusienne du bonheur	71
9.2 Une révolte complexe	73
9.3 La condition tragique de l'homme.....	76
9.4 Le tragique et le rôle du spectateur/lecteur	77
10. La bibliographie.	79



« Il n'y a pas de honte à
préférer le bonheur. »

— Albert Camus



http://sphotos-a.xx.fbcdn.net/hphotos-ash4/p480x480/295672_533630540010973_2118054388n.jpg , Consulté 06.05.13

1. Introduction

1.1 Le Malentendu : « une pièce de révolte » ?

À la hauteur de sa vie d'écrivain, Albert Camus, lauréat du prix Nobel, explique qu'il « un plan précis » quand il avait commencé son œuvre¹. Camus voulait commencer avec le « cycle de l'absurde » où les thèmes de l'absurde et de la négation devraient être examinés, puis le « cycle de la révolte » avec « le positif », avant d'introduire le « cycle de Némésis » qui aurait traité le thème de l'amour². Même si Camus a maintenu, à travers ses écrits, une répartition entre ces trois cycles, leurs thèmes différents se reflètent dans les livres afin de créer un tout : la recherche du bonheur de la vie.

Dans son œuvre, Camus montre comment l'expérience de l'absurde est liée à cette recherche de l'homme pour le bonheur. Contrairement à bien des philosophes qui ont vu le sentiment de l'absurde entraîner surtout un désespoir de vivre, Camus propose que l'absurde, « pris jusqu'ici comme conclusion », doive plutôt être vu comme « un point de départ »³. Il voit l'expérience de l'absurde chez l'homme comme un début de sa révolte pour le bonheur.

Mais pourquoi la vie humaine contient-elle des expériences absurdes pour les personnages camusiens? Selon Camus, ce fait est expliqué par le besoin de l'homme de comprendre à la fois son existence et le monde incompréhensibles. Face à une vie sans sens qui est souvent injuste et malheureuse, l'homme choisit de continuer sa recherche pour une compréhension de son malheur et de son sentiment de l'absurde. Par cette recherche, l'homme ne ressent pas seulement la douleur causée par le malheur et l'absurde du monde, mais il peut aussi sentir un bonheur qui reste toujours perceptible dans la misère.

Dans son cycle de l'absurde, nous trouvons les deux pièces tragiques, *Caligula* (1944) et *Le Malentendu* (1944). Ce dernier texte est pour nous un exemple intéressant de ce lien compliqué entre le malheur du monde et la recherche du bonheur chez l'homme, exprimé dans la révolte pour surmonter le sentiment de l'absurde. Dans un texte retrouvé dans les archives de Camus et non daté, nous voyons les pensées de l'écrivain autour de cette œuvre et de sa thématique :

¹Jacqueline Lévi-Valensi, Introduction à *Albert Camus Œuvres Complètes 1, 1931-1944*, p.31.

²Ibid., p.31

³Camus dans l'introduction du *mythe de Sisyphe*, 1942.

Le Malentendu est certainement une pièce sombre. Elle a été écrite en 1943, au milieu d'un pays encerclé et occupé, loin de tout ce que j'aimais. Elle porte les couleurs de l'exil. Mais je ne crois pas qu'elle soit une pièce désespérante. Le malheur n'a qu'un moyen de se surmonter lui-même qui est de se transfigurer par le tragique (...) Pièce de révolte au contraire, elle pourrait même comporter une morale de la sincérité.⁴

Dans ce passage, il y a plusieurs assertions qui méritent d'être discutées, notamment l'importance attribuée au tragique. Qu'entend l'auteur par la phrase en disant que le seul moyen qu'a le malheur de se surmonter lui-même « est de se transfigurer par le tragique »? Nous allons y revenir dans la partie 3.3, entre autres. De plus, nous reviendrons plus loin à l'assertion que *Le Malentendu* soit une pièce de révolte, ces deux points étant soulevés dans la citation ci-dessus.

Dans cette « pièce sombre », la question de se révolter pour le bonheur se complique par le degré élevé du malheur implicite dans le sujet de l'histoire. Pour les personnages qui se trouvent dans une situation désespérée de pauvreté et de crime, la révolte et le bonheur sont difficiles à atteindre. Cependant, dans les interactions entre ces personnages malheureux, nous trouvons des tentatives de bonheur et des expressions camusiennes de la relation complexe entre le malheur, la révolte et le bonheur.

Pour faire l'analyse de cette dichotomie du bonheur et du malheur dans *Le Malentendu*, il ne suffit guère d'analyser les dialogues entre les personnages. Nous voyons l'intérêt d'examiner d'autres œuvres de Camus où les héros camusiens se trouvent dans des situations existentielles malheureuses, mais qui trouvent le bonheur en se décidant à se révolter contre leur sentiment de l'absurde. Tout en tenant compte des limites de ce travail, mais afin de montrer quelques autres exemples de la vision camusienne de l'existence, nous avons choisi, en plus de la pièce *Le Malentendu* qui est notre corpus principal, trois ouvrages du même cycle, celui de l'absurde : *Le Mythe de Sisyphe*, *L'Étranger* et *La mort heureuse*, et un roman du cycle de la révolte : *La Peste*, comme corpus secondaire.

Dans ce mémoire de master, nous commencerons d'abord avec une brève présentation de l'écrivain Albert Camus et de sa philosophie de l'absurde, de la révolte et du bonheur en commentant quelques brefs extraits du corpus secondaire. Puis, nous présenterons brièvement l'origine et la composition du *Malentendu* avant de donner un petit aperçu de son histoire, de ses personnages et des traits de la tragédie classique et d'une pièce moderne. Nous finirons

⁴Camus dans un texte retrouvé dans les archives de Camus et non daté (note de Roger Quilliot pour l'édition de la Pléiade, p. 1793) dans les annexes dans *Le Malentendu*, 1995, p.155

cette première partie du mémoire avec une description des critiques faites du *Malentendu* et de Martha.

Afin de montrer les constituants et les conséquences du malheur dans l'histoire, nous ferons une analyse détaillée des paroles des personnages. Par cette analyse, nous allons montrer les différentes perceptions du bonheur qui existent chez eux et présenter leurs tentatives de révolte pour le bonheur. Nous décrirons le lien entre la pauvreté et le sentiment de l'absurde de Martha avant d'entrer dans une discussion de sa révolte à la fois positive et négative.

1.2 Notre problématique

À travers ses travaux, Camus a décrit des histoires où le monde est imprévisible et absurde. Ses personnages sont complexes, et il peut être difficile pour les lecteurs de comprendre leurs expériences à la fois absurdes, malheureuses et heureuses. Dans *Le Malentendu*, décrit par Camus lui-même comme une pièce « certainement sombre », nous ne trouvons pas difficile de reconnaître les expériences malheureuses et tragiques des personnages. Cependant, c'est un grand défi de comprendre les propos de Camus sur le fait que le malheur « n'a qu'un moyen de se surmonter lui-même qui est de se transfigurer par le tragique ». Si la pièce ne décrit pas seulement une histoire tragique, mais donne un témoignage d'une révolte camusienne, nous pourrions y voir un exemple de la philosophie camusienne qui propose que le bonheur doive rester perceptible aussi dans un monde malheureux.

À travers notre analyse, nous avons donc l'intention d'examiner la façon dans laquelle les personnages, et Martha notamment, sentent le monde absurde et malheureux, et comment ils luttent tous pour une vie heureuse. En examinant la philosophie du bonheur de Camus et en nous référant à d'autres héros camusiens, nous essaierons d'expliquer pourquoi la révolte de Martha est complexe et vouée à l'échec. Finalement, afin d'analyser l'interprétation de ce personnage comme une héroïne absurde, nous réfléchirons sur le rôle du spectateur/lecteur en nous appuyant sur les implications du concept aristotélicien de la *catharsis*.

2. Philosophie de l'absurde, de la révolte et du bonheur de Camus

Albert Camus est né à Mondovi en Algérie en 1913. Avec son frère aîné, il est élevé par sa grand-mère, sa mère et son oncle à Belcourt, un quartier pauvre d'Alger. L'enfance de Camus, teintée à la fois par la pauvreté de sa famille et ses expériences riches de bonheur à l'école et dans la nature algérienne, est décrite par Camus lui-même comme une enfance contrastée:

Carl A. Viggiani - Pourriez-vous donner une idée générale de la vie que vous meniez de 1923 à 1930 ?

Albert Camus - Douze heures de lycée, le sport (football et natation) le jeudi et le dimanche. La pauvreté à la maison. L'attirance purement instinctive vers ce qui était beau.⁵

Une conséquence importante de son enfance pauvre est son sentiment de « la honte et la honte d'avoir eu honte »⁶ et d'étrangeté qui l'a suivi toute sa vie, à partir de son adolescence: « Auparavant, tout le monde était comme moi et la pauvreté me paraissait l'air même de ce monde. Au lycée, je connus la comparaison »⁷. Devenant le premier membre de sa famille à aller au lycée et à échapper à une pauvreté humiliante, Camus a senti tôt dans sa vie comment son sentiment d'être différent était douloureux, mais enrichissant en même temps. Issu d'une origine extraordinaire pour la vie d'un intellectuel comme étudiant, journaliste, essayiste et romancier, Camus a montré une vue du monde différente de celles des écrivains et de ses amis contemporains. Camus, enfant d'un pays nord-africain, n'avait pas peur d'une critique de pensées établies. Toujours conscient des actions qui pourraient mettre en danger l'humanité et l'intégrité de l'homme, il a lutté contre l'injustice et la violence causées par les idéologies de l'époque jusqu'à sa mort, bien que son origine et ses liens familiaux aient pu nuancer sa lutte : « Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice »⁸.

⁵ Questionnaire de Carl A. Viggiani, *Albert Camus Œuvres Complètes*, IV, 2008, p.642

⁶ Notes pour un roman citées par Roger Grenier, 1982, p. 20: cité par Olivier Todd, *Albert Camus une vie*, 1996, p.37

⁷ Ibid., p. 37

⁸ Camus cité par Birmann dans « Polémique de Stockholm », *Albert Camus Œuvres Complètes*, IV, 2008, p.289.

Malgré la reconnaissance d'un monde entier, Camus se sentait exclu de la communauté contemporaine de Paris, à en croire sa fille Catherine. De plus, dans sa vie privée, il semble avoir le sentiment d'être seul aussi parmi ses proches :

Elkabbach : Est-ce que Camus était un homme heureux ? D'abord, je dirais un père heureux, là, oui, vous dirais oui ?

Catherine Camus : En somme, c'est plus compliqué comme question. Ce serait un peu plus prétentieux là. (.....) Je pense que c'est un homme heureux, oui, mais qu'on est tous heureux par bouffe (?) et le moment. Personne n'est heureux tout le temps, eh.

Elkabbach : Vous avez vu le poids de la solitude pour lui ?

Catherine Camus : Il m'a dit qu'il était seul.

Elkabbach : Quoi il a dit, qu'il était seul ?

Catherine Camus : Un jour je suis entrée, j'étais assise, j'étais petite, j'avais huit-neuf ans. Je veux dire : Tu es triste ? Il m'a regardé et m'a dit : Je suis seul.⁹



Ces réflexions de Camus sur son enfance et ses états d'âme racontés par sa fille se reflètent dans les émotions de la solitude et d'étrangeté exprimées par les personnages camusiens. Cependant, afin de trouver l'explication de son idée compliquée d'un lien entre ces sentiments malheureux et le bonheur dans la vie, un lien particulièrement énigmatique dans *Le*

⁹ L'interview avec Jean-Pierre Elkabbach à Paris 15 janvier 2012. (Les paroles de cette interview orale m'ont parfois été difficile à comprendre et donc à rédiger correctement.)

Malentendu, il ne faut pas seulement chercher dans son enfance et sa vie extraordinaire, mais explorer ses textes, aussi bien les œuvres fictionnelles que ses essais philosophiques.

2.2 Le monde absurde

Dans la plupart de ses travaux, Camus décrit l'expérience du monde comme incompréhensible et absurde pour l'homme. Dans ses romans, les personnages souffrent et meurent souvent sans explication. Cependant, confrontés à l'absurdité et au malheur de leurs existences, ils décident parfois de se révolter contre la misère ; contre la misère personnelle, comme Patrice Mersault dans *La mort heureuse*, ou contre la misère des autres, comme Rieux, le médecin dans *La Peste*. Ces histoires deviennent alors souvent paradoxales quand les héros camusiens parviennent à trouver le bonheur même si leurs situations paraissent sans espoir. Mais avant d'expliquer cette relation paradoxale entre le malheur, la révolte et le bonheur dans le monde camusien, nous devons essayer de répondre à la question fondamentale de la philosophie de Camus: Pourquoi la vie est-elle absurde?

Nous trouvons une explication dans *Le mythe de Sisyphe*, l'essai philosophique de Camus, où il rend compte de l'expérience absurde de l'homme. Il y décrit comment l'homme peut voir que « les décors s'écroulent » et que le « pourquoi s'élève »¹⁰ dans sa vie. En conséquence, lui, qui donc sent le monde devenir étrange et incompréhensible, découvre son besoin d'une compréhension de sa propre existence :

Ce monde en lui-même n'est pas raisonnable, c'est tout ce qu'on en peut dire. Mais ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme¹¹.

Selon Camus, c'est la découverte malheureuse de l'homme que le monde reste incompréhensible pour lui qui fait son expérience de la vie l'absurde. Son sentiment de l'absurdité est donc né dans le « divorce » entre son « esprit qui désire et le monde qui déçoit »¹².

¹⁰Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.29

¹¹ Ibid., p.39

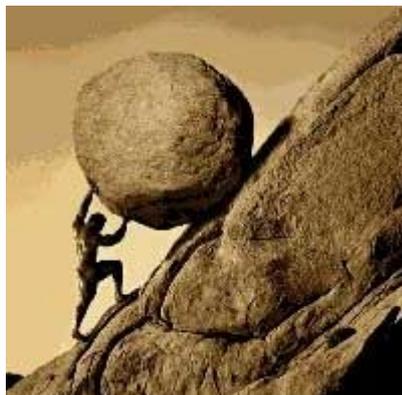
¹² Ibid., p.73

Jane Carol Olson voit un dualisme dans le concept de l'absurde de Camus. Elle pense qu'il y a un sentiment de l'absurde *métaphysique*, causé par le destin mortel et inévitable de l'homme, et un sentiment plutôt social, causé par ses actions et ses idéologies¹³. Nous reviendrons à cette division dans notre discussion de la pauvreté et les sentiments de l'absurde de Martha.

2.3 Le héros absurde

La maîtrise de la découverte que le monde est incompréhensible et absurde, est montrée dans l'histoire de Sisyphe, le personnage de l'intitulé du traité philosophique de Camus. Sisyphe est un demi-dieu de la mythologie grecque qui est condamné à une existence apparemment malheureuse pour toujours :

Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir¹⁴.



Cependant, Sisyphe trouve la force de continuer son travail inutile en choisissant d'être conscient de sa situation et de ses émotions :

¹³Jane Carol Olson, L'abstrait du « Dualisme chez Albert Camus : le bonheur et l'absurde ». 1967.

¹⁴ Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.163

On a compris déjà que Sisyphe est le héros absurde. Il l'est autant par ses passions que par son tourment. Son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie, lui ont valu ce supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever¹⁵.

L'écrivain montre ainsi un individu qui ne renonce pas à son existence en enfer même si celle-ci a perdu tout sens et lui tout espoir. La raison en est que même si Sisyphe sait que son destin malheureux est fixé pour toujours par les dieux, il réalise qu'il a toujours le pouvoir d'en rester conscient.

Car, en réalisant que son travail est inutile, mais en décidant de continuer quand même, Sisyphe évite de tomber dans l'inconscience et l'indifférence. Par son acceptation de sa situation, en principe désespérée, Sisyphe trouve la force de continuer à travailler et à vivre le désespoir. Sisyphe devient donc un héros camusien qui dans sa lucidité et sa passion pour son existence, trouve sa révolte (sans être un « homme révolté » dans le sens plus dynamique que donne Camus à cette expression dans son essai « L'Homme révolté » de 1951, essai du même cycle « de la révolte » que *La Peste*).

Ce héros de Camus ne pousse pas seulement le rocher pour l'éternité, il est aussi apparemment un homme qui vit une existence heureuse : Il faut « imaginer Sisyphe heureux »¹⁶. Donc, le bonheur selon Camus implique le choix d'être heureux. Pour ce faire, l'homme doit rester conscient de son malheur, causé par son incompréhension de l'existence et du non-sens du monde. Et, le plus important, il doit accepter qu'il n'y ait pas le bonheur sans le malheur dans le monde : « Le bonheur et l'absurde sont deux fils de la même terre. Ils sont inséparables »¹⁷.

Avec *Le mythe de Sisyphe*, on nous explique le devoir le plus important de l'homme : il doit travailler avec la tâche qui est de vivre une existence incompréhensible et malheureuse. Dans ce travail-même, l'homme peut trouver la force de sa révolte pour le bonheur.

¹⁵Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.164

¹⁶Ibid., p.168

¹⁷ Ibid., p.167

2.4 La révolte et le bonheur chez les personnages camusiens

Cette conception différente du bonheur est remarquée par Hiroki Toura qui explique que dans la littérature populaire, l'homme cherche normalement le bonheur dans le bien-être fourni par l'argent, la famille ou l'amour. Pour les personnages différents, « d'une façon générale, le bonheur consiste à réaliser son désir, ou tout au moins à se délivrer de la peine et de la douleur »¹⁸. Cependant, dans les histoires camusiennes, Toura voit que les héros « ne rêvent ni d'accomplir l'amour dans toute sa pureté, ni de mener une vie tranquille, délivrée de tout souci »¹⁹. Bien au contraire, il conclut que les personnages camusiens trouvent leur bonheur plutôt dans des situations désespérées et malheureuses.

Tout comme Toura, nous avons découvert que les personnages camusiens montrent un rapport différent avec le monde malheureux que celui qu'on pourrait attendre. Dans les situations devenues désespérées par des conflits entre eux-mêmes et le monde, les héros camusiens font souvent des choix inattendus et surprenants. Cependant, nous voyons un dénominateur commun qui est leur désir de trouver le sens du monde et le bonheur.

L'idée de Camus que, pour l'homme, « le sens de la vie est la plus pressante des questions »²⁰ explique le comportement particulier d'un personnage qui entraîne souvent une confrontation entre lui-même et sa société. Nous trouvons cette confrontation dans *L'Étranger* où Meursault, le personnage principal, qui ne respecte pas les règles de la société, devient un meurtrier et un prisonnier condamné à mort. Isolé dans sa cellule, il commence à se souvenir de sa vie passée et à réfléchir sur ses émotions. Il s'ouvre pour la première fois « à la tendre indifférence du monde »²¹. Face à une existence sans espoir, il réalise qu'il a été heureux et qu'il l'est encore²².

Un autre homme qui cherche le sens de son existence et qui se révolte pour le bonheur de sa vie, nous le trouvons dans l'histoire de la vie tourmentée de Patrice Mersault²³, le personnage principal du premier roman écrit par Camus, *La mort heureuse*, roman non publié par l'auteur mais édité de manière posthume et publié en 1971. Cet homme pauvre a consenti à l'« invitation » de tuer un riche infirme qui apparemment désire sa propre mort. Par son

¹⁸Hiroki Toura, *La Quête et les expressions du bonheur dans l'œuvre d'Albert Camus*, 2004, p.11

¹⁹Ibid., p.11

²⁰Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.18

²¹Camus, *L'Étranger*, p.183-184.

²²Ibid., p.184

²³Nom à ne pas confondre avec Meursault (écrit avec deux u), le protagoniste de *L'Étranger*, le premier roman publié par Camus.

meurtre, Patrice Mersault découvre une solidarité douloureuse avec sa victime et, en conséquence, son bonheur.

Dans *La Peste*, Rieux, un médecin épuisé par la souffrance des habitants frappés par la peste, commence à sentir son monde devenir sans sens et sans espoir. Cependant, comme Meursault et Patrice, Rieux, désespéré par le malheur, se sent rempli d'un étrange bonheur pendant un bain nocturne avec un ami. Cette histoire est notre troisième exemple d'une révolte réussie contre l'existence malheureuse de l'homme.

Nous voyons avec ces trois personnages combien le concept du bonheur camusien est paradoxal. Une telle situation où la vie humaine semble être trop malheureuse pour que le bonheur puisse exister est présentée dans *Le Malentendu*. Tout comme les hommes évoqués au-dessus, qui se trouvent dans des mondes devenus incompréhensibles et malheureux par le crime, la pauvreté et la mort des innocentes, les personnages du *Malentendu* doivent faire face au même sentiment de l'absurde. Au cours de ce mémoire, nous voulons montrer comment leurs révoltes contre le malheur diffèrent de celles de Meursault heureux, de Patrice solidaire et de Rieux infatigable, surtout avec celle de Martha, la jeune meurtrière malheureuse de l'histoire.

3. Champ de recherche

3.1. L'origine du *Malentendu*

Le premier projet connu du *Malentendu* est daté d'avril 1941, quand Camus se trouvait dans les montagnes de France, loin de sa famille et de son pays natal. Il voulait rejoindre sa femme qui était partie à Alger afin de trouver un emploi et un logement, mais après l'invasion des Allemands dans la zone sud de la France, Camus a été forcé de rester à Panelier et de vivre son propre exil:

Je vivais alors, à mon corps défendant, au milieu des montagnes du centre de la France. Cette situation historique et géographique suffirait à expliquer la sorte de claustrophobie dont je souffrais alors et qui se reflète dans cette pièce²⁴.

L'histoire de la pièce, qui est une variante de la parabole du frère prodigue qui revient à sa famille, cette fois sans révéler son identité et qui devient sa victime tragique, n'est pas inventée par Camus, mais existait déjà dans la littérature populaire. Selon Pierre-Louis Rey ; « l'histoire du *Malentendu* se rencontre depuis des siècles sous forme de récit authentique ou légendaire »²⁵.

Camus a dit toutefois avoir été inspiré par un article dans *L'Écho d'Alger* du 6 janvier 1935 qui raconte l'histoire d'une mère et sa fille en Yougoslavie, qui tuent leur fils et frère pour l'argent, sans savoir son identité. Camus ajoute cette histoire dans son roman *L'Étranger* où Meursault, le héros emprisonné, trouve entre sa paille et la planche du lit un vieux morceau de journal qui raconte cette même histoire. Ce fait divers forme alors le canevas de la pièce à venir²⁶. Cependant, dans *Le Malentendu*, l'écrivain change quelques détails comme l'existence de l'enfant du voyageur, et la façon dont l'homme est tué. De plus, l'action se

²⁴Camus cité par Roger Grenier dans *Albert Camus Soleil et Ombre*, 1987, p.125

²⁵Pierre-Louis Rey dans la préface *du Malentendu*, 1995, p.9

²⁶Ibid., p.8

passé en Tchécoslovaquie, un pays qui était familier à Camus après un voyage à Prague en 1936²⁷.

3.2 Une présentation de l'histoire et des personnages

Les personnages de la pièce, qui n'en comptent que cinq, se rencontrent dans un petit village en Tchécoslovaquie. Jan, le personnage masculin principal de l'histoire, a décidé vingt ans plus tôt de quitter l'auberge de sa famille pour faire fortune. Maintenant, il est revenu avec sa femme Maria pour essayer de renouer sa relation avec sa mère et sa sœur qui ont tenu le petit établissement avec un vieux domestique. Pendant des années, ces deux femmes malheureuses et fatiguées de leur vie pauvre et dure ont tué des clients plus ou moins riches du petit hôtel pour les dépouiller. Le rêve des deux femmes de s'exiler de leur pays sombre pour une vie riche et heureuse dans l'exil a éclipsé tout souci pour la vie humaine.

Quand Jan se présente dans l'auberge comme un de ces clients aisés et inconnus, les deux femmes déterminent son destin malheureux en même temps que leur propre malheur : Jan est assassiné et noyé dans le fleuve juste avant que son identité ne soit révélée aux deux meurtrières par le vieux domestique. La mère, qui ne peut pas continuer à vivre avec sa mauvaise conscience, se suicide dans le fleuve où le corps de son fils se trouve déjà. Maria, l'épouse du fils assassiné, qui s'inquiète à la fois de leur retour au village et du jeu d'identité de son mari, cherche Jan dans l'auberge, mais ne rencontre que Martha, seule et amère. Par des paroles froides et inhumaines, Martha décrit à la veuve comment son mari a été empoisonné pour l'argent et noyé dans le fleuve et que sa mère a décidé de le rejoindre. Abandonnée, seule et complètement désespérée par son malheur, Maria cherche en vain une consolation auprès du vieux domestique.

²⁷ R. Grenier, p.130.

3.3 Une tragédie classique?

Par ce résumé des événements malheureux dans l'auberge, nous voyons comment *Le Malentendu* est une histoire de recherches échouées du bonheur. Outre sa ressemblance avec la parabole du frère prodigue, nous voyons que sa construction a les traits d'une tragédie classique.

Premièrement, elle est classiquement construite en trois actes où le premier acte correspond à l'exposition de la situation difficile de deux femmes dans l'auberge et le désir de Jan de se réunir avec elles. Le deuxième acte voit apparaître l'élément perturbateur avec la découverte de l'identité du fils assassiné, avant le dernier acte où les deux meurtrières n'ont plus aucune chance d'échapper à leur destin malheureux et à leur mort.

De plus, *Le Malentendu* a un rapport avec la tragédie classique quant à la péripétie (le retournement de l'action en sens contraire²⁸), l'anagnorisis (le retournement qui conduit de l'ignorance à la connaissance²⁹) et les événements pathétiques (des actions qui provoquent destruction ou douleur³⁰). La péripétie de notre pièce arrive avec la révélation de l'identité de Jan par le vieux domestique et la reconnaissance par les deux meurtrières que leur plan d'exil a des conséquences tragiques. Une reconnaissance qui, pour la mère, entraîne une culpabilité insupportable, tandis que pour Martha celle-ci la force à s'avouer qu'elle est laissée seule dans un monde absurde. Leur réflexion qui va de l'« ignorance à la connaissance » suscite les événements pathétiques de l'histoire quand toutes les deux se suicident.

En ce qui concerne les personnages d'une tragédie classique, qui sont souvent des personnages célèbres d'un rang noble³¹, nous voyons des personnages du *Malentendu* comme étant à la fois « classiques » et « modernes ». Classiques par leurs émotions et leurs actions convenables, ressemblantes et cohérentes³² et par leur impuissance face à la manipulation des forces extérieures (le vieux domestique). « Modernes » par leur vie à notre époque et par leur langage quotidien dans lequel ils expriment des émotions et des désirs reconnaissables pour les lecteurs contemporains. Cette intemporalité de l'histoire joue un rôle important selon Camus : « Le spectateur devait ainsi éprouver un sentiment de familiarité en même temps que

²⁸ Aristote et Michel Magnien, *Aristote Poétique*, 1991, p.119

²⁹ Ibid., p.120

³⁰ Ibid., p.212

³¹ Ibid., p.103

³² Ibid., p.127

de dépaysement³³». Pour nous, ses mots résonnent de la vocation didactique de la tragédie classique, qui est d'apporter un enseignement aux spectateurs/lecteurs par une contemplation des « images les plus exactes de choses dont la vue nous est pénible dans la réalité »³⁴.

Le but d'une tragédie classique est de provoquer la crainte et la pitié chez ses spectateurs et ses lecteurs³⁵ qui voient comment la chute du héros bon, noble et souvent heureux se produit par sa faute fatale³⁶. Même si *Le Malentendu* pourrait facilement susciter de la pitié chez son public quand il voit comment la vie devient de plus en plus malheureuse dans l'auberge et que les choix des personnages excluent le bonheur pour toujours, nous trouvons plus difficile de cerner les événements qui provoquent la crainte. Contrairement aux héros classiques, ces personnages camusiens ne sont pas des hommes nobles ou bons qui voient une seule faute tourner leur vie normale en une existence misérable. En fait, dans un monde où le désarroi, la pauvreté et le désir d'ailleurs pèsent sur les personnages, beaucoup de leurs actions sont égoïstes et inhumaines. Il n'y pas une erreur fatale qui bouleverse le plan d'une vie heureuse, mais plutôt le manque de plusieurs vertus. Ainsi, la mort tragique de Martha, une femme extrême dans son manque de souci de la vie de l'autre, n'est pas surprenante pour les spectateurs et les lecteurs.

3.4 La critique du *Malentendu* et de Martha

Le Malentendu est souvent analysé et critiqué par rapport au *Mythe de Sisyphe*, à *L'Étranger* et à *Caligula*. Comparée avec cette dernière œuvre, sa pièce contemporaine, *Le Malentendu* n'a pas engendré une critique aussi favorable. Même si Camus voyait *Caligula* « moins bon » que *Le Malentendu*, et que son ancien professeur et ami, Jean Grenier, a proclamé que Camus a trouvé son « ton » avec cette pièce « vraiment d'Albert Camus »³⁷, d'autres critiques ont considéré que l'histoire de l'empereur fou marque un progrès par rapport à la tragédie d'un malentendu³⁸.

³³ Camus, cité par Rey, p.20

³⁴ Aristote et Magnien, p.106

³⁵ Ibid., p.124

³⁶ Eide, Kittang, Aarseth, *Teorier om diktekunsten*.1970, p.32

³⁷ Jean Grenier cité dans *Le Malentendu devant la critique* dans la notice du *Malentendu*, 1995, p.141

³⁸ Ibid., p.142

Cependant, *Le Malentendu* a fait une impression sur beaucoup de lecteurs, y compris un écrivain proche de Camus pendant plusieurs années, Jean-Paul Sartre, pour qui la pièce représentait plus qu'une histoire tragique. Pour lui, il y a un lien entre les personnages, avec leur symbolisme de l'expérience humaine du monde, et la philosophie de l'absurde et de la révolte de Camus :

Les personnages du *Malentendu* d'Albert Camus ne sont pas des symboles, ils sont de chair et de sang : une mère et une fille, un fils qui revient d'un long voyage ; leurs expériences se suffisent à elles-mêmes. Et pourtant ces personnages sont mythiques en ce sens que le malentendu qui les sépare peut servir d'incarnation à tous les malentendus qui séparent l'homme de lui-même, du monde, des autres hommes³⁹.

Nous trouvons une interprétation similaire du *Malentendu* chez Jean Grenier qui explique dans une lettre à Camus qu'il voit Martha comme « le personnage le plus réussi parce qu'il vous ressemble et vous exprime presque entièrement »⁴⁰. Ce rôle important de Martha dans la pièce est souligné par plusieurs autres critiques qui ont voulu interpréter les aspects philosophiques de l'histoire. Selon Roger Grenier, Martha est « un être de passion » et une « héroïne absurde » qui « ne se soumet pas » au malheur⁴¹. Pour lui, c'est le rôle de Martha qui situe l'œuvre aussi proche du cycle de la révolte que celui de l'absurde.

Un autre critique qui rattache *Le Malentendu* au cycle de la révolte est Pierre Nguyen-Van-Huy qui, dans son analyse de la métaphysique du bonheur de Camus, fournit un portrait particulier de la jeune meurtrière. Bien que cette interprétation de Martha manque une comparaison directe entre le personnage et son créateur, Nguyen-Van-Huy voit Martha exemplifier le problème essentiellement camusien : le désir d'union et de séparation. Pour lui, la révolte est la réponse à la « soif d'union, d'amour et d'absolu » de l'homme⁴². Chez Martha, Nguyen-Van-Huy ne voit qu'une révolte tout à fait négative par son désir pour l'exclusion et la séparation⁴³. Pour lui, la vie de Martha « n'a pas de sens ni de direction »⁴⁴. Martha « n'espère pas d'amour ni de paix » mais ne désire que « son propre bonheur égoïste »⁴⁵.

³⁹ Jean Paul Sartre cité par R. Grenier, p.133

⁴⁰ Albert Camus-Jean Grenier *Correspondance*, cité dans la notice du *Malentendu*, 1995, p.141

⁴¹ R. Grenier, p.134

⁴² Nguyen-Van-Huy, *La métaphysique du bonheur chez Albert Camus*, 1962, p.50

⁴³ Ibid., p.61

⁴⁴ Ibid., p.76

⁴⁵ Ibid., p.76

Notre étude des dialogues des personnages, et surtout de ceux où les émotions et les pensées de Martha sont exposées, nous a laissés avec une interprétation différente de la révolte de la jeune meurtrière que celle faite par Nguyen-Van-Huy. Dans ce mémoire de master nous voulons donc problématiser à la fois l'interprétation de la révolte de Martha de ce dernier et celles d'autres critiques. Nous avançons l'idée que sa lutte pour la vie heureuse implique la thématique la plus profonde de cette pièce tragique. Par conséquent, notre champ de recherche est constitué notamment du corps principal, *Le Malentendu*, que nous allons examiner en détail, et de travaux relatifs à la pièce par quelques critiques et théoriciens, tels que Nguyen-Van-Huy, Brian Fitch et Roger Grenier.

4. Le Malheur

4.1 La pauvreté : un manque de soleil, d'argent et d'amour

Le climat et son influence sur l'homme est décrit dans les *Carnets* de Camus, où il montre sa vue morne de l'Europe centrale : les gens « ne connaissaient pas le laisser-aller » et « ils ne savaient pas ce qu'est la joie, si différente du rire ». Il pensait que dans ces pays, il y avait « une gêne singulière » et « une inquiétude sourde »⁴⁶. Rey explique que pour Camus, ce genre de pays « demeure le lieu typique de la solitude, de la pauvreté et de la nostalgie »⁴⁷.

Nous trouvons ce lien entre le climat et le sentiment de l'homme dans *Le Malentendu*, où le malheur semble être lié étroitement avec le lieu de l'action. Nous avons l'impression que dans « cette ville pluvieuse »⁴⁸ où il n'y pas un horizon, le climat et la géographie posent des défis pour le bonheur des habitants. Martha, en particulier, semble être influencée par sa vie dans ce village isolé et froid: « Je n'ai plus de patience en réserve pour cette Europe où l'automne a le visage du printemps et le printemps l'odeur de misère »⁴⁹. Son manque de soleil et d'espaces ouverts riment dans un sens avec la pauvreté dont elle souffre. Son sentiment d'être privée d'une vie dans un pays où elle pourrait sentir la chaleur et voir la beauté de la mer la mène à voir son existence dépourvue de richesse et de bonheur.

Cependant, même si ce manque de soleil et de mer constitue une partie importante de sa pauvreté, c'est son manque d'argent qui la pousse à commettre ses crimes : « Ah, mère ! Quand nous aurons amassé beaucoup d'argent et que nous pourrons quitter ces terres sans horizon... »⁵⁰. Son désir d'une vie riche est encore plus fort que son besoin de soleil: « Mais il faut beaucoup d'argent pour vivre devant la mer »⁵¹.

Dans ce village où il nous semble que la possibilité pour faire fortune est faible, le soutien de la famille est très important. Contre la pauvreté et l'isolation dans l'auberge, les

⁴⁶ Albert Camus cité dans R. Grenier, *ouvr.cit.* p.69, Rey dans la préface du *Malentendu*, 1995, p.11

⁴⁷ Rey, p. 11

⁴⁸ Camus, *Le Malentendu*, p.44

⁴⁹ *Ibid.*, p.87

⁵⁰ *Ibid.*, p.44

⁵¹ *Ibid.*, p.44

deux femmes se solidarisent afin de survivre et elles se révoltent contre l'habitude et le malheur comme des partenaires dans le crime:

Martha : Mère, il faudra le tuer.

La mère : Sans doute, il faudra le tuer⁵².

Quant à Jan, la nature tchèque et la vie familiale dans l'auberge où il avait « gardé le meilleur souvenir »⁵³, font partie d'une nostalgie romantique de son enfance qui a influencé sa décision de retourner au village. Car cette image d'une famille heureuse dans le passé semble être une des raisons de son incapacité à trouver le bonheur dans l'exil. Nous sommes d'accord avec Rey qui nous dit que c'est le pouvoir de sa fortune qui pousse cet homme à retourner à sa famille : « Si Jan revient aux sources après avoir gagné beaucoup d'argent, il est animé par la nostalgie de la pauvreté perdue, mais aussi par le désir d'enrichir sa mère »⁵⁴. Cependant, nous pensons que ce n'est pas seulement le désir de Jan de partager sa fortune avec ses proches qui le pousse à se réunir avec sa mère, c'est aussi son espoir d'échapper à son sentiment malheureux de désarroi.

⁵² Ibid., p.45-46

⁵³ Ibid., p.69

⁵⁴ Rey, p.25

4.2 La pauvreté de Martha

Nous venons d'écrire comment le manque d'argent et le désir de quitter le village sombre et isolé rendent deux femmes malheureuses et déterminées à s'échapper de l'auberge.

Cependant, il nous semble que la pauvreté ressentie par Martha est encore plus douloureuse que celle de sa mère. À cause de leur vie ensemble, la jeune femme exprime un manque d'intimité et d'amour. Cette jeune femme qui vit dans une maison où « Personne n'a embrassé » sa bouche ou « vu son corps sans vêtements »⁵⁵ semble souffrir d'une pauvreté émotionnelle, un sentiment douloureux qui s'aggrave quand sa mère l'abandonne et quand elle est convaincue qu'elle n'est pas digne d'être aimée⁵⁶.



De plus, nous voyons comment Martha éprouve une pauvreté intellectuelle quand elle essaye d'expliquer ses rêves à sa mère : « Je me contenterais de si peu. Mère, il y a des mots que je n'ai jamais su prononcer, ... »⁵⁷. Finalement, en refusant « d'implorer le Ciel »⁵⁸ après sa découverte que sa vie restera sans espoir de bonheur pour toujours, nous voyons comment Martha refuse de chercher de l'aide en dehors d'elle-même. Face à l'incompréhension du

⁵⁵ Camus, *Le Malentendu*, p.113

⁵⁶ Ibid., p.116

⁵⁷ Ibid., p.113

⁵⁸ Ibid., p.116

monde et sans les explications du malheur recherchées dans une foi religieuse, Martha se sent dépourvue de toute richesse et de bonheur.

4.3 Les conséquences de la pauvreté

4.3.1 L'inhumanité des deux meurtrières

Dans les dialogues entre Martha et sa mère, nous voyons comment leur manque d'argent et leur désir d'échapper à la misère poussent les deux femmes à continuer leur vie criminelle. Pour Martha, son désir désespéré d'une autre vie éclipse la reconnaissance de la valeur de la vie des autres, et donc sa propre mauvaise conscience : « Le crime est le crime, il faut savoir ce que l'on veut »⁵⁹. Totalement déterminée à atteindre son but, elle doit aussi veiller à la conscience de sa mère : « À quoi rêvez-vous encore ? Vous savez pourtant que nous avons beaucoup à faire.....Il vaut mieux penser à demain. Soyez positive »⁶⁰. Quand sa mère commence à douter du plan meurtrier : « Faut-il donc s'entêter quand les choses se présentent mal et passer par-dessus tout pour un peu plus d'argent? »⁶¹, le cynisme de Martha augmente encore plus : « Mère, nous devons nous décider. Ce sera ce soir ou ce ne sera pas »⁶².

Même si nous voyons que la mère se sent incertaine par rapport au meurtre à venir, elle montre qu'elle a la même inhumanité vis-à-vis des clients de l'auberge que celle de sa fille : « Auparavant, nous n'apportons ni colère ni compassion à notre travail ; nous avons l'indifférence qu'il fallait »⁶³. Cependant, c'est encore Martha qui donne l'image la plus cruelle d'une assassine quand elle admet qu'elle aurait tué Jan même si elle l'avait reconnu. Cet énoncé froid constitue pour Rey le signe qui détermine l'inhumanité de Martha. Pour lui, Martha ne pousse pas seulement « le rocher » et vit dans une existence absurde, elle montre aussi un esprit de lucre qui nuit à son humanité :

⁵⁹ Ibid., p.45

⁶⁰ Ibid., p.75

⁶¹ Ibid., p.76

⁶² Ibid., p.78

⁶³ Ibid., p.76

Elle rêve d'un bonheur qu'il est difficile d'identifier à celui que postule Camus en imaginant 'Sisyphes heureux'. Trop crapuleux pour inspirer l'admiration, le meurtre de Jan, au lieu de signifier l'obstacle qui sépare l'héroïne de son rêve, suggère qu'elle n'est pas digne d'y aborder⁶⁴.

4.3.2 L'amour maternel dissimulé et incertain

Dans les dialogues de la pièce, nous remarquons une certaine incertitude chez Jan et Martha quant à l'amour maternel de leur mère. Apparemment causée par la dureté de son travail et de ses assassinats, l'affection de la mère pour ses enfants est peu visible. C'est comme si ses meurtres ont vidé ses pouvoirs de montrer son amour inconditionnel.

Même si nous découvrons une affection tangible dans son attention pour l'apparence de sa fille, ses sentiments semblent être incertains par les pauses et les mots dans ses énoncés:

La mère, *la regardant attentivement* : Quel dur visage est le tien, Martha !

Martha, *s'approchant et avec calme* : Ne l'aimez-vous donc pas ?

La mère, *la regardant toujours, après un silence* : Je crois que oui, pourtant⁶⁵.⁶⁶

Nous trouvons cette même incertitude par rapport à l'amour de sa mère décrite par Jan dans un dialogue avec sa femme: « Ma mère n'est pas venue m'embrasser. Je croyais alors que cela m'était égal »⁶⁷. L'amour maternel semble être quelque chose qu'il doit mériter: « Je n'ai pas besoin d'elles, mais j'ai compris qu'elles devaient avoir besoin de moi et qu'un homme n'était jamais seul »⁶⁸. Quand cette relation malheureuse est questionnée par Maria, « Jan, je ne puis pas croire qu'elles ne t'aient pas reconnu tout à l'heure. Une mère reconnaît toujours son fils »⁶⁹, nous avons l'impression que Jan a le besoin d'expliquer cette réalité malheureuse à lui-même : « Il y a vingt ans qu'elle ne m'a vu. J'étais un adolescent, presque un jeune garçon. Ma mère a vieilli, sa vue a baissé. C'est à peine si moi-même je l'ai reconnue »⁷⁰.

⁶⁴ Rey, p.29

⁶⁵ Camus, *Le Malentendu*, p.44

⁶⁶ C'est l'auteur qui souligne

⁶⁷ Ibid., p.49

⁶⁸ Ibid., p.52

⁶⁹ Ibid., p.50

⁷⁰ Ibid., p.50

4.3.3 Le manque d'ouverture à autrui

La pauvreté dans l'auberge ne résulte pas seulement dans des relations cyniques et incertaines entre les personnages. En effet en dissimulant ses sentiments douloureux par rapport au manque de reconnaissance de sa mère, et en refusant de suivre les conseils de sa femme et de révéler son identité, Jan crée une distance sinistre entre Maria et lui-même.

Nous pouvons trouver cette même distance relationnelle malheureuse dans les dialogues entre Martha et sa mère. Tout comme Jan, Martha cache sa douleur à sa mère afin de continuer avec sa révolte contre le malheur dans l'auberge :

La mère : Je voulais seulement dire que j'aimerais quelquefois te voir sourire.

Martha : Cela m'arrive, je vous le jure.

La mère : Je ne t'ai jamais vue ainsi.

Martha : C'est que je souris dans ma chambre, aux heures où je suis seule⁷¹.

Selon nous, ce dialogue reflète comment Martha, qui se sent « mise au monde dans un pays de nuages et non sur une terre de soleil »⁷², s'est durcie par cette vie difficile. Peut-être que cette distance de Martha par rapport à sa mère est une punition décidée par sa vie pauvre ? De plus, en dissimulant ses vraies émotions et en se privant de l'affection de sa mère, pouvons-nous dire qu'il s'agisse d'une punition pour son manque d'humanité?

Jan, qui, nous l'avons montré, justifie son insincérité avec sa famille par son désir de mieux se rapprocher d'elle, avoue que la distance lui permet de « profiter de l'occasion, les voir un peu de l'extérieur »⁷³. Peut-il ainsi aussi éviter une comparaison malheureuse entre leur vie pauvre et sa propre vie exilée et riche ? Si c'est le cas, la pauvreté dans l'auberge est en partie responsable de son destin tragique. Camus explique comment son masque d'inconnu peut fournir un sanctuaire et un bonheur temporaire, mais qu'il a des conséquences malheureuses pour l'autre et lui-même:

L'homme masqué »...Il se démasque à la fin. C'était pour rien. Pour voir sous un masque. Il serait resté longtemps ainsi. Il était heureux, si ce mot a un sens. Mais ce qui le force à se démasquer, c'est la souffrance de sa femme⁷⁴.

⁷¹ Ibid., p.43-44

⁷² Ibid., p.77

⁷³ Ibid., p.51

⁷⁴ Camus dans *Carnets*, 1, cité par Rey, p.13

Quant à la mère, nous voyons son manque d'ouverture aux visiteurs de l'auberge comme une tentative d'éviter sa culpabilité douloureuse. Elle veut échapper au regard menaçant de l'autre : «Je sais, par l'expérience, qu'il vaut mieux ne pas les regarder. Il est plus facile de tuer ce qu'on ne connaît pas »⁷⁵. Cependant, malgré les tentatives des meurtrières de maintenir une distance avec leurs visiteurs, l'arrivée de ce dernier homme inconnu change leur rapport habituel avec l'autre. Nous voyons comment ce voyageur qui « ne ressemble pas aux autres »⁷⁶, et qui montre avoir un intérêt véritable pour leur vie, ne menace pas seulement leur plan meurtrier, mais il éveille en elles un désir de contact. Une émotion qui doit immédiatement être repoussée: « Puisque, avant ce jour, il n'y avait aucun raison pour que, tout d'un coup, nous nous trouvions une intimité »⁷⁷.

4.3.4 L'abandon de l'autre

Nous venons de décrire comment la vie pauvre et malheureuse pousse Jan, Martha et leur mère à garder leurs aimés à distance afin de réussir leur révolte pour le bonheur. Quand ils découvrent qu'il est impossible d'échapper à leurs sentiments de désarroi, de culpabilité et de désespoir, ils prennent tous la décision d'abandonner leurs aimés dans le malheur.

Premièrement, Maria, qui ne peut pas persuader Jan d'être sincère avec les deux aubergistes, doit accepter que son mari l'abandonne seule et anxieuse dans un hôtel :

J'ai toujours tout aimé en toi, même ce que je ne comprenais pas et je vois bien qu'au fond, je ne te voudrais pas différent. Je ne suis pas une épouse bien contrariante. Mais ici, j'ai peur de ce lit désert où tu me renvoies et j'ai peur aussi que tu m'abandonnes⁷⁸.

Cet époux qui a quitté sa maison d'enfance pour faire fortune vingt ans auparavant et qui est rentré afin de sauver sa mère, sa sœur et lui-même du malheur, découvre que ce plan est impossible, et qu'il a de nouveau besoin de quitter l'auberge et sa famille :

⁷⁵ Camus, *Le Malentendu*, p.45

⁷⁶ Ibid., p.76

⁷⁷ Ibid., p.67

⁷⁸ Ibid., p.54

Plus tard, peut-être, je reviendrai. J'en suis même sûr. Mais, pour l'instant, j'ai le sentiment de m'être trompé et de n'avoir rien à faire ici. Pour tout vous dire, j'ai l'impression pénible que cette maison n'est pas la mienne⁷⁹.

De plus, nous voyons comment le malheur dans l'auberge pousse la mère à abandonner ses enfants. D'abord, quand son fils était parti et elle a décidé de ne pas s'attarder sur son souvenir. Un abandon qu'elle explique par le fait qu'afin de survivre, elle a dû l'abandonner dans l'oubli: « Les vieilles femmes désapprennent même d'aimer leur fils. Le cœur s'use, monsieur »⁸⁰. Puis quand elle réalise qu'elle est responsable de la mort de ce fils adoré, il devient impossible pour elle de continuer à lutter pour le bonheur de sa fille, sa complice qu'elle abandonne dans une vie totalement malheureuse.

Martha devient alors le personnage qui souffre le plus du sentiment d'être abandonnée : « Que ferais-je sans vous à mes côtés, que deviendrais-je loin de vous? »⁸¹. En se sentant délaissée dans une existence sans espoir et sans sens, cette jeune meurtrière se décide, comme sa mère, à renoncer à sa révolte pour le bonheur ainsi que à sa vie: « Tout est facile, vous le voyez. Vous avez à choisir entre le bonheur stupide des cailloux et le lit gluant où nous vous attendons »⁸².

⁷⁹ Ibid., p.96

⁸⁰ Ibid., p.71

⁸¹ Ibid., p.77

⁸² Ibid., p.128

4.3.5 L'abandon de Dieu

Contrairement à Martha qui refuse de demander de l'aide pour sa révolte contre le malheur, nous voyons que les conjoints cherchent des explications et des réponses à leur situation malheureuse chez Dieu. Cependant, quand Jan prie pour trouver la « force de choisir ce que [il] préfère et de [s]'y tenir »⁸³, son sentiment de solitude et d'incertitude reste jusqu'à sa mort tragique : « *Il est tout à fait couché, il dit des mots qu'on n'entend pas, d'une voix à peine perceptible. Oui ou non?* »⁸⁴.

Tout comme Jan qui se tourne vers Dieu quand il ne sait pas comment vivre son existence incompréhensible et malheureuse, Maria, chagrinée par la mort de son mari, cherche désespérément de l'aide dans sa foi religieuse : « Oh! mon Dieux ! je ne puis vivre dans ce désert! ...Ayez pitié de moi, tournez-vous vers moi ! »⁸⁵. Cependant, ses prières ne sont pas exhaussées. Elle ne découvre que le vieux domestique qui refuse de la conforter :

Le vieux, *d'une voix nette et ferme* : Vous m'avez appelé ?

Maria : Oh ! je ne sais pas ! Mais aidez-moi, car j'ai besoin qu'on m'aide. Ayez pitié et consentez à m'aider !

Le vieux, *de la même voix* : Non !^{86, 87}

Pour Rey, ce « non » du vieil homme symbolise un refus de l'au-delà et une personnification du destin⁸⁸. Pour nous, il représente aussi l'idée de Camus que bien que les pouvoirs divins puissent exister, l'homme ne pourra pas les reconnaître. Abandonné à sa condition humaine, il doit accepter ce « silence du monde » :

Il s'est avancé vers la sonnette. Il hésite, puis il sonne. On n'entend rien. Un moment de silence, des pas, on frappe un coup. La porte s'ouvre. Dans l'encadrement, se tient le vieux domestique. Il reste immobile et silencieux^{89, 90}.

⁸³ Ibid., p.93

⁸⁴ Ibid., p.99

⁸⁵ Ibid. p.128

⁸⁶ Ibid., p.129

⁸⁷ C'est l'auteur qui souligne

⁸⁸ Rey, p.21

⁸⁹ Camus, *Le Malentendu*, p.91

⁹⁰ C'est l'auteur qui souligne



Cet homme mystérieux qui vient quand il est invoqué, mais qui reste muet et réservé, aggrave la « vieille angoisse » de Jan et sa « crainte qu’il n’y ait pas de réponse ». Selon nous, en restant toujours présent dans les moments critiques de l’histoire afin d’influencer imperceptiblement les événements malheureux dans l’auberge, le vieux domestique reflète comment le malheur de l’homme est imprévisible et incontrôlable :

Jan : Un passeport. Le voilà. Voulez-vous le voir ?

Elle l’a pris dans ses mains et va le lire, mais le vieux domestique paraît dans l’encadrement de la porte.

Martha : Non, je ne t’ai pas appelé. *(Il sort. Martha rend à Jan le passeport, sans le lire, avec une sorte de distraction)*^{91 92}.

Après le sentiment d’être abandonné par Dieu et l’incompréhension du monde, les personnages du *Malentendu* sont obligés de trouver les réponses à leur révolte pour leur propre bonheur.

⁹¹ Ibid., p. 62-63

⁹² C’est l’auteur qui souligne

5. Exil et Malheur

5.1 L'exil : le désir douloureux d'un ailleurs

Dans l'introduction de ce mémoire, nous avons décrit comment Camus a vu sa pièce porter « les couleurs de l'exil ». Dans le chapitre suivant, nous voulons démontrer que tous les membres de la famille ont le sentiment malheureux d'être exilés, mais que les raisons et les significations de ces sentiments diffèrent.

Il faut d'abord se mettre d'accord avec Rey qui pense qu'on ne doit pas nécessairement partir en exil pour se sentir exilé. Car même si c'est Jan qui a abandonné son pays natal, il ne souffre pas de ce sentiment malheureux qu'ont sa sœur et sa mère. La raison en est sa liberté de partir de l'auberge et de rentrer comme un homme riche avec sa femme. Sa situation se distingue de celle de sa sœur et de sa mère qui ont dû rester dans l'auberge pauvre avec seulement leur désir douloureux d'un ailleurs. Alors, selon Rey, « Les exilées sont Martha et sa mère, privées d'une terre qui leur a été injustement refusée,... »⁹³.

Pour Martha, l'exil heureux signifie être dans un pays plein de lumière et de chaleur et vivre une existence où on peut oublier son malheur :

J'ai lu dans un livre qu'il mangeait jusqu'aux âmes et qu'il faisait des corps resplendissants, mais vidés pas l'intérieur ». « Oui, j'en ai assez de porter toujours mon âme, j'ai hâte de trouver ce pays où le soleil tue les questions. Ma demeure n'est pas ici⁹⁴.

Car c'est seulement sous la protection de la mer que Martha sera libre de se sentir vivante : « Là-bas, où l'on peut fuir, se délivrer, presser son corps contre un autre, rouler dans la vague, dans ce pays défendu par la mer, les dieux n'abordent pas »⁹⁵. Cependant, malgré son désir pour cette vie exilée où toutes ses émotions seraient libres, nous soupçonnons que la chaleur ne pourrait la sauver de ses sentiments tourmentés. La raison en est ses descriptions de sa vie rêvée: «Mais, j'imagine avec délice cet autre pays où l'été écrase tout, où les pluies d'hiver

⁹³ Rey, p.12

⁹⁴ Camus, *Le Malentendu*, p.47

⁹⁵ Ibid., p.116

noient les villes et où, enfin, les choses sont ce qu'elles sont »⁹⁶. Nous nous demandons si son utilisation des verbes *écraser* et *noyer* révèle un futur où elle sentirait encore le malheur de son crime. Comme expliqué par Toura, le soleil ne peut jamais éclipser la douleur : « Aussi glorieuse soit-elle, la lumière ne semble pas capable de couvrir toutes les misères de l'homme. Bien au contraire, il se peut qu'elle les rende d'autant plus affreuses »⁹⁷.

5.2 L'exil et la famille

Nous avons montré que le sentiment d'être exilé n'est pas aussi douloureux pour Jan que pour les deux aubergistes. Cependant, son choix de partir pour l'étranger a contribué au malheur dans sa vie. Pour ce fils, la vie exilée sans l'amour de sa mère et de sa sœur s'est avérée être trop malheureuse :

Seulement, on ne peut pas être heureux dans l'exil ou dans l'oubli. On ne peut pas toujours rester un étranger. Je veux retrouver mon pays, rendre heureux tous ceux que j'aime. Je ne vois pas plus loin⁹⁸.

Dans l'optique de Camus, qui a expliqué que *Le Malentendu* est « une histoire de paradis perdu et pas retrouvé »⁹⁹, nous reconnaissons chez Jan une image paradisiaque de son enfance. Quand il a appris dans l'exil que son père était mort et que le reste de sa famille souffrait de la pauvreté dans le petit établissement, son paradis est alors menacé et son bonheur dans l'exil impossible : « Le bonheur n'est pas tout et les hommes ont leur devoir. Le mien est de retrouver ma mère, une patrie... »¹⁰⁰. En retournant au village et en prenant la responsabilité de sa famille, Jan espère trouver le remède de son désarroi et de son malheur : « Je suis venu ici apporter ma fortune, et si je le puis, du bonheur »¹⁰¹.

Cependant, Jan s'aperçoit rapidement qu'il se sent encore étrange dans l'auberge, et qu'il ne peut pas sauver ses aimées de leur malheur malgré ses propres sentiments douloureux :

⁹⁶ Ibid., p.87

⁹⁷ Toura, p.24

⁹⁸ Camus, *Le Malentendu*, p.57

⁹⁹ Camus dans *Albert Camus- Jean Grenier Correspondance*, cité par Rey, p.15

¹⁰⁰ Camus, *Le Malentendu*, p.53

¹⁰¹ Ibid., p.51

« Pour tout vous dire, j'ai l'impression pénible que cette maison n'est pas la mienne »¹⁰²

... Son sentiment d'être exilé le poursuit : « Bien entendu, tout vient de moi, je suis encore dépaysé »¹⁰³. Trop tard, il découvre l'importance de l'amour dans ses relations: « Pour rester dans un endroit, il faut avoir ses raisons – des amitiés, l'affection de quelques êtres. Sinon, il n'y a pas de motif de rester là plutôt qu'ailleurs »¹⁰⁴.

Tout comme Jan, Martha et son idée du bonheur sont influencées par sa famille. Cette jeune femme, qui semble avoir seulement des souvenirs malheureux de son enfance, voit dans l'exil une possibilité d'améliorer sa relation avec sa mère. Dans le futur, elle s'attend à avoir une meilleure relation avec la vieille femme: « Seul et riche, oui. Et alors nous devons recommencer »¹⁰⁵. Martha, qui voit sa mère comme un élément indispensable pour une vie heureuse dans l'exil, est donc finalement laissée avec le sentiment insupportable d'être à la fois abandonnée et dépaysée: « Non ! Je n'avais pas à veiller sur mon frère, et pourtant me voilà exilée dans mon propre pays ; ma mère elle-même m'a rejetée »¹⁰⁶.

¹⁰² Ibid., p.96

¹⁰³ Ibid., p.97

¹⁰⁴ Ibid., p.70

¹⁰⁵ Ibid., p.42

¹⁰⁶ Ibid., p.115

6. L'Absurde et le bonheur

6.1 Les perceptions différentes du bonheur

Tous les membres de la famille éprouvent un malheur dans leur vie auquel ils essayent de remédier. Cependant, leurs idées sur la façon de faire diffèrent. Dans le passage suivant, nous voulons montrer comment leur malheur est tenté d'être surmonté par l'aide et l'exploitation de l'autre.

Nous venons d'écrire comment Jan, qui n'avait pas trouvé le bonheur avec sa femme dans l'exil, avoue qu'il veut le chercher dans sa maison d'enfance. En s'approchant encore une fois de sa mère et de sa sœur, il veut « apprendre à les rendre heureuses »¹⁰⁷ et trouver son propre bonheur. De l'autre côté, la mère, fatiguée par un travail dur effectué pendant des années, ne rêve que d'un repos pour elle-même et sa fille : « À la fin d'une vie, on peut bien se laisser aller. On ne peut pas toujours se raidir et se durcir comme tu le fais, Martha »¹⁰⁸.

Pour ces deux femmes, le malheur causé par leurs meurtres d'hommes inconnus est un petit prix à payer pour le bonheur, même si leur crime a augmenté le fardeau de leur vie, de sorte qu'il est maintenant presque impossible pour la vieille femme de continuer sa lutte pour l'exil : « J'aspire seulement à la paix, à un peu d'abandon »¹⁰⁹.

Poussée par ce même désir d'une vie sans un travail fatigant, Martha, contrairement à sa mère, ignore les conséquences négatives de leurs actions:

Ah ! Mère. Quand nous aurons amassé beaucoup d'argent et que nous pourrons quitter ces terres sans horizon, quand nous laisserons derrière nous cette auberge et cette ville pluvieuse, et que nous oublierons ce pays d'ombre, le jour où nous serons enfin devant la mer dont j'ai tant rêvé, ce jour-là, vous me verrez sourire. Mais il faut beaucoup d'argent pour vivre devant la mer¹¹⁰.

La réussite de leur plan d'exil vaut beaucoup plus que les morts des innocents.

¹⁰⁷ Ibid., p.56

¹⁰⁸ Ibid., p.43

¹⁰⁹ Ibid., p.42

¹¹⁰ Ibid., p.44

Contrairement à Martha qui est obsédée par le désir d'être riche et alors heureuse, nous voyons que Maria a une conception du bonheur très différente : « Mais moi, je n'ai pas d'autre rêve que ce pays où nous étions heureux, pas d'autre devoir que toi »¹¹¹. Pour elle, c'est seulement l'amour pour l'autre qui peut sauver l'homme de son malheur.

Finalement, le vieux domestique, décrit comme un homme qui parle « Le moins possible et seulement pour l'essentiel »¹¹², n'exprime aucun sentiment de bonheur. En étant présent dans les situations cruciales pour Martha et sa mère et en refusant de consoler Maria à la fin de l'histoire, il fait plutôt figure d'un homme qui suit, influence et constate le désir des autres.

6.2 Les traces de la révolte

6.2.1 La rupture avec l'habitude

Avant le retour de Jan, les deux femmes ont mené une vie d'habitudes, même autour de leurs assassinats. Cependant, avec l'apparition de ce dernier homme inconnu, elles commencent à réagir physiquement à la situation : « Auparavant, nous n'apportions ni colère ni compassion à notre travail ; nous avions l'indifférence qu'il fallait. Aujourd'hui, moi, je suis fatiguée, et te voilà irritée »¹¹³. La rencontre avec cet homme particulier rend la mère incertaine par rapport à leur plan meurtrier. De ce fait, elle semble moins déterminée à trouver son bonheur au détriment des autres : « Faut-il donc s'entêter quand les choses se présentent mal et passer par-dessus tout pour un peu plus d'argent? »¹¹⁴. Nous pensons que cette rupture dans les habitudes de l'auberge, résulte en des émotions chez cette vieille femme qui se révolte contre l'inconscience et l'inhumanité.

Bien que Martha semble plus convaincue que la mort de Jan puisse changer sa vie malheureuse, nous pouvons dire qu'elle aussi voit que la rupture avec l'habitude menace sa détermination à se sauver par ce meurtre à venir : « Je vous l'ai dit, nous hésitons et surtout, j'hésite. En fait, tout dépend de moi et je ne sais encore à quoi me décider »¹¹⁵. Elle semble vaciller entre son besoin de maintenir sa distance avec la victime et son désir de le connaître. Quand elle se décide soudainement à poser des questions : « Ah! J'oubliais! Vous avez de la

¹¹¹ Ibid., p.57

¹¹² Ibid., p.59

¹¹³ Ibid., p.76

¹¹⁴ Ibid., p.76

¹¹⁵ Ibid., p.84

famille? « et « Êtes-vous marié ? »¹¹⁶, il nous semble que Martha, presque inconsciemment, invite une nouvelle sincérité avec cet autre.

Cependant, son impulsion d'être moins « clientèle » et distante, est vite repoussée: « J'étais venue presque décidée à vous demander à partir, mais vous le voyez, vous en avez appelé à ce que j'ai d'humain, et je souhaite maintenant que vous restiez »¹¹⁷.

Les progrès dans le plan d'assassiner ce dernier visiteur est assuré par le vieux domestique qui manipule Martha afin qu'elle ignore le nom de Jan dans son passeport. En conséquence, le doute de la meurtrière est éloigné jusqu'à ce qu'elle puisse se souvenir pourquoi elle a choisi sa vie criminelle : « Ce matin est depuis des années, le premier où je respire. Il me semble que j'entends déjà la mer. Il y a en moi une joie qui va me faire crier »¹¹⁸.

La détermination de Martha est nourrie par ce rêve d'une vie où elle ne doit plus repousser ses doutes et ses désirs : « Je redeviens la jeune fille que j'étais. De nouveau, mon corps brûle, j'ai envie de courir »¹¹⁹.

6.2.2 L'hésitation

Comme le vieux domestique semble représenter une sorte de fatalité dans les vies des personnages, on peut questionner dans quelle mesure ils sont libres de changer leur vie malheureuse. Nous pensons que l'hésitation qui a suivi la rupture avec l'habitude évoquée ci-dessus montre que les membres de la famille peuvent encore choisir d'écouter ou de refuser leurs émotions et donc de décider leur révolte pour le bonheur.

Pour Jan, son choix de ne pas révéler son identité aux deux meurtrières s'avère un choix tragique pour sa vie, tout comme la décision de la mère de repousser son doute pour ce dernier meurtre : « Non, Martha ! Je n'aime pas cette façon de me forcer la main. Tu me traînes à cet acte. Tu commences, pour m'obliger à finir. Je n'aime pas cette façon de passer par-dessus mon hésitation »¹²⁰. La mère hésitante qui cède à la détermination de sa fille, s'accroche à l'espoir d'une vie où son crime n'est qu'un souvenir lointain: « Dans un moment. Dans un moment seulement. Oui, encore un moment. Pendant ce temps, au moins, le

¹¹⁶ Ibid., p.63

¹¹⁷ Ibid., p.89

¹¹⁸ Ibid., p.107

¹¹⁹ Ibid., p.108

¹²⁰ Ibid., p.99-100

bonheur est encore possible »¹²¹. Elle essaie de diminuer son hésitation en reconnaissant le malheur du monde entier : « Il ne connaît plus la fatigue du travail à décider, du travail à terminer »¹²². De plus, elle s’imagine que le meurtre de cet autre signifie aussi la fin du malheur de sa victime : « Pendant ce temps, lui ne se doute de rien. Il dort. Il en a terminé avec ce monde. Tout lui sera facile, désormais »¹²³.

Comme nous venons d’écrire dans le dernier paragraphe, Martha devient incertaine après l’arrivée de Jan, et par conséquent, et presque inconsciemment, elle change son comportement habituel auprès des visiteurs : « *Elle se lève, fait mine de ranger son cahier, puis se ravise et le tient ouvert devant elle* »¹²⁴.¹²⁵. Nous voyons comment l’intérêt de Jan pour sa sœur la distrait mais qu’elle reprend vite le contrôle de ses émotions : « J’hésitais. Mais il m’a parlé des pays que j’attends et, pour avoir su me toucher, il m’a donné des armes contre lui »¹²⁶. Tout comme sa mère, elle admet qu’elle se sentait incertaine par rapport à ce meurtre, mais qu’elle ne voit pas d’autres alternatives pour la réussite de leur révolte pour le bonheur. Nous pouvons alors dire qu’en repoussant leur hésitation, qui aurait pu changer les événements malheureux dans l’auberge, et en évitant d’écouter leur propre instinct de faire les choses autrement, les deux femmes scellent leur destin malheureux.

¹²¹ Ibid., p.102

¹²² Ibid., p.101

¹²³ Ibid., p.101

¹²⁴ Ibid., p.63

¹²⁵ C’est l’auteur qui souligne

¹²⁶ Ibid., p.103

6.3 Des langages différents

6.3.1 Le langage insincère

Camus explique qu'il y a un lien entre le langage de Jan et son destin malheureux :

Tout le malheur des hommes vient de ce qu'ils ne prennent pas un langage simple. Si le héros du *Malentendu* avait dit : « Voilà. C'est moi et je suis votre fils », le dialogue était possible et non plus en porte à faux comme dans la pièce. Il n'y avait plus de tragédie puisque le sommet de toutes les tragédies est dans la surdité des héros¹²⁷.

En plus de la rupture avec l'habitude dans l'auberge et l'hésitation qui suit, nous voulons montrer comment les langages différents utilisés par les personnages peuvent être interprétés comme des tentatives de trouver le bonheur.

Comme décrit par Camus, Jan, qui ne trouve pas le courage de dire la vérité à sa famille et qui a le besoin de se cacher derrière son masque d'inconnu, devient un homme qui choisit de tenir un langage insincère et spontané :

Jan : *Il la regarde et veut parler.*

La mère : Avez-vous besoin de quelque chose?

Jan : *hésitant*, Non, madame. Mais...je vous remercie de votre accueil^{128, 129}.

Conscient de son propre désarroi et de la réaction potentiellement négative de sa mère et de sa sœur, Jan voit son langage insincère comme un moyen pour mieux accomplir son plan d'approche et d'être heureux: « ...j'inventerai les moyens de me faire reconnaître. Il suffit en somme de trouver ses mots »¹³⁰. Comme il cherche les mots parfaits pour « sa parole »¹³¹ à sa mère, nous voyons que son langage est plein de verbes de tentatives et d'essais : « Une soirée et une nuit où je vais essayer de m'orienter, de mieux connaître celles que j'aime et d'apprendre à les rendre heureuse ». Sans avoir le courage de montrer son incertitude et son

¹²⁷ Camus, *Carnets*, 2, cité par Rey, p. 25-26.

¹²⁸ Camus, *Le Malentendu*, p.74

¹²⁹ C'est l'auteur qui souligne

¹³⁰ *Ibid.*, p.51

¹³¹ *Ibid.*, p.55

malheur, Jan se contente de guetter les mots dans lesquels il espère trouver ses réponses: « Laisse-moi aller. Je finirai pas trouver les mots qui arrangeront tout »¹³².

Cependant, quand Jan découvre qu'il était « plein d'imaginaires » et qu'il n'a « pas pu parler »¹³³, il doit réaliser que son identité cachée et son langage insincère font que son monde devient encore plus incompréhensible. Il ne trouve pas les mots qui soient en mesure de le sauver de ses sentiments malheureux. Quand ce fils voit qu'il ne peut plus s'approcher sa mère ou échapper à son propre désarroi, il choisit de fermer ses yeux au malheur de l'auberge. En blâmant un monde déroutant, il abandonne son projet de trouver le bonheur pour sa famille et se tourne vers les pouvoirs divins pour demander de l'aide: « Tu vois, la chance est avec moi »¹³⁴. En espérant que « Dieu fera le reste »¹³⁵, il ne réalise jamais comment son langage insincère n'a fait qu'influer dans sa mort tragique.

6.3.2 Le « langage de client »

Nous avons vu qu'une des conséquences malheureuses de la pauvreté de Martha est la distance qu'elle tient avec l'autre. Cette distance qui est censée l'aider dans son plan d'exil et à trouver le bonheur est assurée par son « langage de client ». En utilisant ce langage cynique et distancé, Martha essaie de fixer les règles de l'interaction entre sa victime et elle-même : « N'est-ce pas notre avantage, à tous les deux, de garder nos distances ? Si vous continuiez à ne pas tenir le langage d'un client, cela est fort simple, nous refuserions de vous recevoir »¹³⁶.

Contrairement au langage incertain de Jan, nous voyons comment ce langage de Martha ne cache rien : « J'ai toujours trouvé de l'avantage à montrer les choses telles qu'elles sont, et je ne pouvais vous laisser continuer sur un ton qui pour finir aurait gâté nos rapports. Ce que je dis est raisonnable »¹³⁷.

De plus, là où Jan espère que ses mots viendront naturellement, le « langage de client » de Martha semble être planifié afin de contrôler la communication avec ses victimes: « La plupart nous parlaient de tout, de leurs voyages ou de politique, sauf de nous-mêmes. C'est ce

¹³² Ibid., p.57

¹³³ Ibid., p.50

¹³⁴ Ibid., p.53

¹³⁵ Ibid., p.57

¹³⁶ Ibid., p.66

¹³⁷ Ibid., p.67

que nous demandons »¹³⁸. Son but est d'éviter de répondre aux questions personnelles ou de s'engager dans un dialogue intime : « Vous n'êtes pas le premier qui ait essayé de prendre ce ton. Mais j'ai toujours parlé assez clairement pour que la confusion devînt impossible »¹³⁹. Car il est important pour les deux femmes de ne s'adresser à leurs victimes que dans l'intention de les voler :

Martha : Vous a-t-il parlé longuement, mère ?

La mère : Non. Deux phrases en tout¹⁴⁰.

Si la mère et sa fille parlent beaucoup avec les hommes, elles risquent d'être vulnérables, d'aiguiller leur mauvaise conscience et leur incertitude par rapport à l'autre.

Au cours de l'histoire, nous voyons comment ce « langage de client » est remplacé par un langage encore plus inhumain. Quand Jan montre son intérêt pour la situation difficile des deux femmes, ce langage prémédité de Martha est mis au défi par lui qui finalement parvient à franchir la distance instaurée par sa sœur : « ...il me semble que, pour la première fois, vous venez me tenir un langage humain ». Cependant, malgré les traces d'humanité dans les dialogues avec Martha, Jan ne trouve aucune amabilité dans ses paroles :

Vous vous trompez sans doute. Si même cela était, vous n'auriez pas de raison de vous en réjouir. Ce que j'ai d'humain n'est pas ce que j'ai de meilleur. Ce que j'ai d'humain, c'est ce que je désire, et pour obtenir ce que je désire, je crois que j'écraserais tout sur mon passage¹⁴¹.

Pour nous, ce langage inhumain de Martha montre sa douleur et son désir fort d'une autre vie, plus heureuse. Préparée pour ne pas voir l'autre ou reconnaître la valeur de sa vie, ce « langage de client » n'accomplit pas seulement le plan cruel de Martha, il l'empêche d'échapper à son malheur.

¹³⁸ Ibid., p.66

¹³⁹ Ibid., p.66

¹⁴⁰ Ibid., p.44

¹⁴¹ Ibid., p.88

6.3.3 Le langage du cœur

Nous avons déjà évoqué que les dialogues entre Jan et Maria montrent comment les deux époux ont des conceptions différentes du bonheur. Contrairement à son mari qui a senti nécessaire de tenir un langage insincère avec des conséquences malheureuses, Maria préconise un langage sincère et honnête avec l'autre : « Il n'y a qu'un moyen. C'est de faire ce que ferait le premier venu, de dire : « Me voilà » c'est de laisser parler son cœur »¹⁴².

Elle qui plaide son amour à parler de son cœur voit le langage sincère comme indispensable dans sa recherche du bonheur: « Tu sais bien que ce n'était pas difficile et qu'il suffisait de parler. Dans ces cas-là, on dit : « C'est moi », et tout rentre dans l'ordre »¹⁴³. Chez Maria, nous découvrons un soupçon que l'insincérité de son mari pourra seulement contribuer à son malheur:

Il y a des cas où l'on est bien obligé de faire comme tout le monde. Quand on veut être reconnu, on se nomme, c'est l'évidence même. On finit par tout brouiller en prenant l'air de ce qu'on n'est pas¹⁴⁴.

Selon Maria, on doit choisir des mots qui exposent l'amour douloureux pour l'autre : « Mais vois comme je suis démunie. Tu pars à la découverte et tu me laisses dans l'attente »¹⁴⁵.

Sinon, les rêveries de son mari et sa décision de l'abandonner pourraient seulement aggraver le malheur :

Si je suis malheureuse aujourd'hui, c'est que je suis bien sûre de ton amour et certaine pourtant que tu vas me renvoyer. C'est pour cela que l'amour des hommes est un déchirement. Ils ne peuvent se retenir de quitter ce qu'ils préfèrent¹⁴⁶.

Contrairement à Martha qui comprend mal ce langage « d'amour, de joie ou de douleur »¹⁴⁷, Maria semble accepter cette complexité d'amour. Pour Rey, qui décrit comment cette épouse malheureuse n'a pas attendu la mort de Jan pour mesurer combien elle l'aimait, chez Maria,

¹⁴² Ibid., p.51

¹⁴³ Ibid., p.50

¹⁴⁴ Ibid., p.51

¹⁴⁵ Ibid., p.58

¹⁴⁶ Ibid., p.58

¹⁴⁷ Ibid., p.112

« Il n'y a place, dans son cœur, pour aucun malentendu »¹⁴⁸. Selon nous, Maria est le seul personnage qui réalise que dans un monde incompréhensible et imprévisible, on doit accepter que le bonheur et le malheur restent dépendants l'un de l'autre : « ...nous savons qu'il faut se dépêcher d'aimer, partager le même lit, se donner la main, craindre l'absence. Quand on aime, on rêve à rien »¹⁴⁹.

Dans cette situation tragique, elle fait preuve de courage en sentant l'amour douloureux pour l'autre. En conséquence, sa révolte contre le sentiment de l'absurde semble plus forte et réussie que celle du reste des personnages. Elle, qui prend la décision de rester vivante et consciente dans un monde totalement malheureux, nous nous demandons si elle pouvait encore trouver le bonheur.

¹⁴⁸ Rey, p.30

¹⁴⁹ Ibid., p.56

7. La pauvreté et le sentiment de l'absurde de Martha

Nous avons déjà mentionné comment Jane Carol Olson distingue le sentiment de l'absurde métaphysique et le sentiment de l'absurde social chez Camus. Contrairement au sentiment de l'absurde métaphysique chez l'homme qui est créé par sa compréhension que sa vie est fragile et sa mort inévitable¹⁵⁰, le sentiment de l'absurde sociale est le résultat des actions et des idéologies de l'homme. Nous voulons utiliser cette distinction dans notre discussion sur la pauvreté de Martha et comment celle-ci influence son sentiment de l'absurde.

Car, selon nous, il y a une relation entre la situation sociale de cette jeune femme dans l'auberge et le malheur de sa vie. Premièrement, nous voyons comment Martha n'accepte pas les règles de la société qui ont laissé comprendre que son frère était libre de partir pour l'exil et donc « a obtenu maintenant ce qu'il voulait »¹⁵¹, tandis qu'elle a dû rester dans l'auberge « solitaire, loin de la mer dont [elle avait] soif »¹⁵². Même si elle vit une existence probablement plus souhaitable que celles des autres filles du village, elle voit sa vie comme pauvre, injuste et finalement, absurde, à cause de sa situation sociale.

Deuxièmement, afin de s'échapper à l'auberge où elle manque la possibilité d'être libre et heureuse, Martha commence à construire une nouvelle pauvreté, à savoir un manque de morale et de conscience. Même si Martha n'admet pas qu'elle est influencée par ses actions meurtrières, il nous semble qu'elles entraînent un état d'esprit d'insensibilité qui est remarquée par sa mère : « On ne peut pas toujours se raidir et se durcir comme tu le fais, Martha »¹⁵³.

À la fin de la pièce, nous voyons ce dernier type de sentiment de l'absurde devenu trop douloureux pour Martha, quand elle est dépourvue de l'amour de sa mère et de l'espoir du bonheur. Sa pauvreté sentie après la perte de ce seul amour et de son rêve d'une vie heureuse dans l'exil fait que son sentiment de l'absurde devient finalement trop lourd à porter.

Selon Camus, cette compréhension du monde comme absurde a des conséquences pour l'homme : « Je tire ainsi de l'absurde trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté et ma

¹⁵⁰ Olson, p.43-44

¹⁵¹ Camus, *Le Malentendu*, p.116

¹⁵² *Ibid.*, p.116

¹⁵³ *Ibid.*, p.43

passion »¹⁵⁴. Nous avons montré comment les sentiments malheureux de Martha ne résultent que d'un désir plus fort d'échapper à son malheur, et nous allons continuer ce mémoire avec une analyse plus profonde de la révolte de Martha, une révolte qui, pour nous, traduit la complexité de son personnage et la liaison douloureuse entre l'absurde, le malheur et le bonheur dans sa vie.

¹⁵⁴ Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p. 89-90

8. La révolte de Martha

Tout comme nous, beaucoup de lecteurs au fil du temps ont tenté d'interpréter le personnage intrigant de Martha. Nous avons déjà mentionné comment J.-P. Sartre et Roger Grenier, des critiques contemporains de Camus, ont vu le rôle de Martha représenter l'écrivain lui-même. Grenier, qui propose que Martha soit « un être de passion », voit cette femme comme une « héroïne absurde » qui « réserve son indifférence à l'avenir et garde la soif d'épuiser tout ce qui est »¹⁵⁵. De l'autre côté, nous trouvons Nguyen-Van-Huy et Lévi-Valensi qui avancent que la lutte de Martha représente plutôt une révolte négative et égoïste¹⁵⁶. Nous sommes d'accord avec tous ces arguments et l'idée que la révolte de cette jeune meurtrière est corrompue par sa négation de l'autre¹⁵⁷.

Ceci dit, même si nous voyons une femme qui, sans compassion, tue et exploite des hommes afin de gagner sa propre fortune, nous apercevons aussi une fille malheureuse qui espère obtenir la solidarité et l'union avec l'autre. Dans la partie suivante, nous allons discuter comment la passion de Martha et sa résolution à trouver une vie heureuse pourraient être interprétées comme une révolte camusienne à la fois « positive » et « négative ».

¹⁵⁵ R. Grenier, p.134

¹⁵⁶ Lévi-Valensi, p. 32 et Nguyen-Van-Huy, p. 76

¹⁵⁷ Lévi-Valensi, p. 32

8.1 La révolte « positive »

8.1.1 La conscience et la passion

Dans son histoire de Sisyphe, Camus explique comment la conscience et la réflexion de l'homme constituent « le contraire d'un renoncement »¹⁵⁸. Un homme révolté reste conscient du malheur de sa vie et n'arrête jamais sa réflexion sur l'absurdité de son existence. Par ce travail apparemment inutile, il refuse de renoncer à sa passion et à son espoir, et il peut alors continuer sa recherche du bonheur.

Dans *Le Malentendu*, nous voyons comment la mère fait le choix opposé de celui de Sisyphe. Avant qu'elle ne réalise l'identité de sa dernière victime et que l'existence devienne absurde pour elle, cette vieille aubergiste mène une vie d'habitude et apparemment sans beaucoup de réflexion. Elle est consciente de la souffrance subie à cause de la pauvreté, et elle soutient le plan d'exil de sa fille, mais il nous semble qu'elle manque de passion pour sa vie future. Son désespoir, causé par le travail fatigant et par une conscience de plus en plus mauvaise, semble être repoussé par son laissez-faire et son attitude indifférente.

Contrairement à sa mère, Martha est convaincue que le crime est leur bouée de sauvetage de la pauvreté et du malheur. Sa planification et sa détermination par rapport aux meurtres réfutent dans nos yeux les propos de Nguyen-Van-Huy qui avance que la vie de Martha « n'a pas de sens ni de direction »¹⁵⁹. Même si la meurtrière nie à ses victimes leur humanité quand elle ne les voit que comme des moyens utiles pour elle-même, il nous semble qu'elle reste consciente de la souffrance dont elle est responsable. Consciente de ses actions et de leurs conséquences malheureuses, elle maintient son désir d'être heureuse.

Dans ses dialogues avec sa mère, Martha montre dans quelle mesure elle garde sa passion pour leur vie exilée. Là où Nguyen-Van-Huy voit une meurtrière qui n'espère pas avoir « la paix »¹⁶⁰ dans sa vie, nous trouvons une femme qui ne désire qu'une vie paisible où elle pourra sourire devant la mer¹⁶¹. Sous sa surface insensible, Martha montre la résolution de lutter contre son malheur et l'injustice fondamentale de sa condition.¹⁶² Contrairement à sa mère, à l'aide de cette « présence constante » à elle-même¹⁶³ et le fait qu'elle « [remette] le

¹⁵⁸ Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p. 80

¹⁵⁹ Nguyen-Van-Huy, p.76

¹⁶⁰ Ibid. p.76

¹⁶¹ Camus, *Le Malentendu*, p.44

¹⁶² Lévi-Valensi, p.52

¹⁶³ Camus, *le mythe de Sisyphe*, p.79

monde en question à chacune de ses secondes »¹⁶⁴, Martha évite de tomber dans l'indifférence.

8.1.2 La solidarité avec l'autre

Hiroki Toura met en évidence le sentiment de solidarité pour une révolte camusienne réussie contre le malheur¹⁶⁵. Camus montre cette influence de la solidarité sur la révolte dans son roman *La Mort Heureuse* qui raconte d'histoire de Patrice Mersault et son meurtre de Zagreus, l'infirme qui désire sa propre mort. Après son crime, le protagoniste malheureux se sent solidaire avec l'homme tué : « Rempli de révolte et de pitié, il vit alors le visage de Zagreus tourné vers la fenêtre »¹⁶⁶. Plein de regret et en réfléchissant sur la valeur de la vie de cet autre, Patrice Mersault parvient à se pardonner et à trouver une raison de continuer sa révolte contre le monde absurde.

Une telle solidarité avec ses victimes n'existe pas chez Martha. Quand elle se compare avec un visiteur « qui a vécu », elle voit la mort de cet autre comme « une petite affaire »¹⁶⁷. Cependant, elle est capable de se sentir solidaire avec sa mère. Même si nous devinons que Martha, vingt ans auparavant, n'était pas aussi libre de partir du village comme son frère, elle est toutefois restée dans l'auberge quand son frère l'a fui. En restant dans la pauvreté et en se sentant responsable pour le bien-être de sa mère, Martha montre un sens de solidarité. Maintenant, c'est seulement cette solidarité avec cette aimée qui puisse menacer son plan meurtrier et son espoir de bonheur :

Martha : Mais ce n'est pas devant un frère inconnu et indifférent que j'aurais baissé le front.

La mère : Devant qui donc alors ?

Martha : Devant vous¹⁶⁸

¹⁶⁴ Ibid., p.78-79

¹⁶⁵ Toura, p.121

¹⁶⁶ Camus, *La mort heureuse*, p.164

¹⁶⁷ Camus, *Le Malentendu*, p.113

¹⁶⁸ Ibid., p.114

Nous nous demandons si cette relation solidaire entre les deux femmes est causée par leur situation de dépendance ou s'il existe un amour inconditionnel chez Martha. En tout cas, nous voyons que son inquiétude pour sa mère influence ses actions. Tout comme l'image de Zagreus mourant a des conséquences malheureuses pour Patrice Mersault, le visage usé de la mère continue à susciter des émotions chez sa fille. En partageant le poids du travail et en voyant les meurtres comme nécessaires pour la sauver de la pauvreté, Martha reste dans l'union avec sa mère et trouve la force de se révolter contre le malheur dans l'auberge.



8.1.3 Le désir de l'union

Nguyen-Van-Huy explique comment le problème fondamental de l'homme camusien est le problème de l'union et de la séparation : « Devant le monde qui l'entoure, il se sent à la fois familier et étranger, solidaire et solitaire »¹⁶⁹. Nous trouvons dans *L'Étranger* ce besoin compliqué chez l'homme d'à la fois éviter et désirer l'union avec l'autre ; par exemple Meursault, qui essaye de garder une distance avec ses proches et avec la société en général afin de vivre sans soucis ou complications, continue tout de même d'avoir une relation amoureuse avec Marie et une amitié solidaire avec Raymond, son voisin antipathique. Même si Meursault avoue qu'il n'aime pas Marie et qu'il lui « était égal » d'être le copain de Raymond¹⁷⁰, ses actions expriment une appréciation de leur amitié.

¹⁶⁹ Nguyen-Van-Huy, p.21

¹⁷⁰ Camus, *L'Étranger*, p.52

Nous trouvons ce même désir compliqué de distance chez Martha. D'une part, il nous semble que son malheur à cause de la pauvreté et du crime fait qu'elle fuit l'intimité avec l'autre, quand elle s'isole et garde ses distances avec les visiteurs et avec sa mère. D'autre part, nous apercevons dans ses dialogues avec Jan un besoin d'être vue et aimée par cet autre, exemplifié par la façon dont elle s'éloigne de son « langage de client ». Contrairement à son manque d'intérêt habituel pour les histoires des visiteurs dans l'auberge, Martha montre un intérêt nouveau pour Jan. Nous avons donc l'impression que cette rencontre et leurs conversations nourrissent le désir d'union chez Martha.

Nous venons de décrire la relation solidaire entre la fille et sa mère dans l'auberge qui s'est développée à la fois par la pauvreté et leurs assassinats. Avant le meurtre de Jan, nous avons l'impression qu'aucune des femmes pourraient s'imaginer survivre sans le soutien de l'autre. Cependant, c'est son besoin de rester dans une relation unifiée avec sa mère dans le futur qui semble le plus fort chez Martha. Même si le malheur a créé une distance entre les deux, Martha ne peut pas envisager d'être heureuse dans l'exil sans sa mère.

Alors, nous sommes d'accord avec Toura qui avance que pour Martha, l'amour de sa mère est « la condition indispensable du bonheur » et que sans cet amour « tout son rêve, la mer, le soleil ou la plage, [perdrait] son sens»¹⁷¹. De plus, nous proposons que son désir d'union avec Jan et sa mère reflète un côté positif de sa révolte pour le bonheur.

8.1.4 L'union avec la nature

Nous venons de montrer que la révolte de Martha est peut-être influencée par sa solidarité avec sa mère et par son désir de maintenir ce lien avec elle. Nous allons continuer notre discussion sur sa révolte positive par la question de savoir si Martha ne trouve pas aussi la force pour sa lutte contre le malheur dans un désir d'être unifiée avec la nature. Ses descriptions de la nature dans l'exil, et de la mer notamment, nous indiquent que ce n'est pas seulement son désir d'une vie matériellement riche qui la pousse à commettre ses meurtres, mais aussi son besoin d'enrichir son âme. Dans ses réflexions autour de cette existence envisagée sous le soleil et près de la mer, nous voyons comment Martha espère qu'elle va finalement échapper à son malheur.

¹⁷¹ Toura, p.256



Nous trouvons ce lien entre la mer, la révolte et le bonheur dans notre corpus secondaire. En effet, le besoin de la mer est visible chez Rieux, le personnage principal de *La Peste*. En luttant contre le malheur d'un monde frappé par le fléau, ce médecin épuisé par son travail cherche l'aide contre son sentiment de l'absurde dans la mer :

Les eaux se gonflaient et redescendaient lentement. Cette respiration calme de la mer faisant naître et disparaître des reflets huileux à la surface des eaux. Devant eux, la nuit était sans limites. Rieux, qui sentait sous ses doigts le visage grêlé des rochers, était plein d'un étrange bonheur¹⁷².

Ce pouvoir de la mer de renforcer l'esprit de l'homme est décrit également dans *La Mort Heureuse* où Patrice Mersault, qui « se laissait aller dans sa vie comme il se laissait glisser dans l'eau »¹⁷³, trouve la façon de vivre avec sa mauvaise conscience et son désespoir. Nous pouvons trouver une autre description d'un héros révolté enrichi par la nature dans *L'Étranger*, où Meursault trouve son bonheur dans le souvenir d'une liberté de « descendre vers la mer »¹⁷⁴.

Tout comme dans l'extrait de *La Peste* montré ci-dessus où Rieux voit dans la nature des traits humains, nous trouvons une personnification des éléments naturels chez Martha : le vent « parle » et « s'épuise » autour une mer qui « respire »¹⁷⁵. Pour nous, cette humanisation de la nature dans l'exil souligne combien Martha cherche l'aide dans les forces de la nature.

¹⁷² Camus, *La Peste*, p.231.

¹⁷³ Camus, *La mort heureuse*, p.141.

¹⁷⁴ Camus, *L'Étranger*, p.117

¹⁷⁵ *Ibid.*, p.116

Pour Martha, la mer est en mesure de l'emporter loin de sa misère¹⁷⁶, et son bonheur dépend de l'idée qu'elle se trouvera un jour « devant la mer dont elle a tant rêvé » et où elle pourrait finalement « sourire »¹⁷⁷. Dans ces réflexions de Martha d'un pays lointain, nous voyons comment elle, tout comme les trois personnages évoqués ci-dessus, voit une relation entre la nature et sa révolte pour le bonheur.

8.1.5 Un suicide irréconcilié

Dans *Le mythe de Sisyphe*, Camus réfléchit sur le suicide de l'homme : « Se tuer, dans un sens, et comme au mélodrame, c'est avouer. C'est avouer qu'on est dépassé par la vie ou qu'on ne la comprend pas »¹⁷⁸. Dans *Le Malentendu*, nous voyons comment les deux meurtrières, face à l'absurdité de la situation, choisissent d'abandonner leurs vies. Elles, qui ne trouvent pas le sens d'un monde où un fils peut être tué par sa mère et une fille laissée seule dans la misère, avouent toutes les deux qu'elles se sentent dépassées par le malheur dans l'auberge.

Cependant, il nous semble qu'il y a une différence importante entre la raison du suicide de la mère et celle de Martha. La mère, qui est confrontée avec les conséquences tragiques de son dernier meurtre, ressent « la souffrance de renaître à l'amour »¹⁷⁹. Elle ne peut pas vivre avec le savoir que son fils est perdu, et avouer à sa fille qu'elle « vi[t] à nouveau, au moment où [elle] ne [peut] plus supporter de vivre »¹⁸⁰. Elle ne devient pas seulement une femme qui se sent vaincue par l'absurdité du monde, mais aussi une mère qui se trouve submergée par son chagrin. Sa décision de se noyer dans le fleuve devient alors un aveu d'échec de son rôle maternel et une punition auto-imposée.

Face à une existence sans l'espoir du bonheur partagé avec sa mère, Martha choisit de se suicider:

¹⁷⁶ Camus, *Le Malentendu*, p.116

¹⁷⁷ Ibid., p.44

¹⁷⁸ Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.20

¹⁷⁹ Camus, *Le Malentendu*, p.112

¹⁸⁰ Ibid., p.115

Oh ! je hais ce monde où nous en sommes réduits à Dieu. Mais moi, qui souffre d'injustice, on ne m'a pas fait droit, je ne m'agenouillerai pas. Et privée de ma place sur cette terre, rejetée par ma mère, seule au milieu de mes crimes, je quitterai ce monde sans être réconciliée¹⁸¹.

Dans ce monologue, nous trouvons la différence entre les causes des suicides des deux femmes. Contrairement à la mère qui pour une « soif de repos »¹⁸² renonce à sa vie, Martha ne voit pas la mort comme une paix éternelle. Au lieu de chercher une réconciliation avec son destin malheureux, Martha refuse d'accepter d'être « rejetée »¹⁸³ par sa mère et privée de bonheur. Contrairement à sa mère qui semble s'être suicidée de désespoir et sans beaucoup de réflexion, Martha abandonne sa vie avec la même conscience qu'elle a eue dans sa vie : « [i]rréconciliée et non pas de plein gré »¹⁸⁴. Martha reflète donc une partie importante de la philosophie de Camus et de sa notion de révolte. En sentant les événements incompréhensibles et malheureux, elle refuse de chercher de l'aide en dehors de sa propre expérience du monde : « Car, avant de mourir, je ne lèverai pas les yeux pour implorer le ciel »¹⁸⁵. Ainsi, même si elle avoue que son plan d'une vie heureuse a échoué et qu'elle a perdu sa lutte contre le malheur, elle refuse de s'agenouiller » devant son destin malheureux. Elle rend son combat pour le bonheur, mais jamais sa lutte contre l'absurdité du monde.

¹⁸¹ Ibid., p.117

¹⁸² Ibid., p.115

¹⁸³ Ibid., p.115

¹⁸⁴ Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.80

¹⁸⁵ Camus, *Le Malentendu*, p.116

8.2. La révolte négative de Martha

Au cours de ce mémoire, nous avons cité des extraits du *Malentendu* qui montrent que Martha a des émotions et des désirs qui ne sont pas seulement destructifs et inhumains. En décrivant sa conscience et sa passion, son désir d'une union avec sa mère et la nature et, finalement, son refus d'être réconciliée avec l'absurdité du monde, nous avons avancé que sa révolte avait des traits positifs. Cependant, ces éléments positifs de sa lutte pour le bonheur sont clairement éclipsés par les négatifs. Ses actions inhumaines et sa haine ne résultent que dans une fin tragique de sa recherche pour une vie heureuse.

8.2.1 Le meurtre

Selon Camus, il est impossible de justifier le meurtre d'un autre. Il explique son point de vue en faisant une comparaison entre le rejet du suicide et le meurtre d'un autre : on « ne peut à la fois préserver la vie de celui qui parle et accepter le sacrifice des autres »¹⁸⁶. La violence n'était jamais acceptée par Camus comme une « fatalité » ou un acte justifiable, et il refuse toutes utopies absolues qui puissent devenir fatales¹⁸⁷. Toutefois, dans son univers romanesque, nous trouvons des personnages qui sentent que « tout est permis » dans la recherche d'une vie heureuse, y compris d'assassiner l'autre. Une conviction exemplifiée par Martha.



¹⁸⁶ Camus, *L'Homme Révolté*, p.67

¹⁸⁷ Lévi-Valensi, p.41

Son désir d'enrichir sa vie au détriment de l'intégrité de l'autre trouve son parallèle chez Patrice Mersault. Afin d'accéder à sa fortune, et donc à son propre bonheur, cet homme pauvre décide de tuer Zagreus qui semble désirer sa propre mort : « Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que je n'aie pas voulu vivre d'une vie diminuée »¹⁸⁸. En sentant qu'il avait toutefois violé l'intégrité absolue de la vie de cet autre, Patrice devient coupable et malheureux. Cependant, en réfléchissant sur son acte injustifiable et en acceptant sa culpabilité, il découvre son innocence et donc sa révolte : « Dans l'innocence de son cœur, il acceptait ce ciel vert et cette terre mouillée d'amour avec le même tremblement de passion et de désir que lorsqu'il avait tué Zagreus dans l'innocence de son cœur »¹⁸⁹.

Tout comme ce héros révolté, Martha est poussé au crime par le malheur de la pauvreté. Cependant, elle se distingue de Patrice Mersault par son manque de regret pour ses meurtres. Car, au cours des événements dans l'auberge, Martha ne montre pas le désir de réfléchir sur ses méfaits. En tenant son « langage de client », elle maintient sa distance à la fois avec ses victimes et avec son sens de la culpabilité. Les victimes restent donc comme des sacrifices nécessaires pour la réussite de sa révolte pour le bonheur. Selon, Lévi-Valensi, Martha « ne prétend pas à l'innocence, mais fonde ses crimes sur son droit du bonheur... ». Sa lutte contre son malheur devient donc « pervertie » quand elle est « exercée sans limites » et sans solidarité¹⁹⁰.

Malgré sa capacité à se sentir solidaire avec sa mère, il nous semble que son sentiment de l'absurde l'a finalement privé de toute compassion pour l'autre. En effet, son aveu : « Car si je l'avais reconnu, je sais maintenant que cela n'aurait rien changé »¹⁹¹ montre dans quelle mesure elle refuse de sentir le regret. En ce moment, sa lutte contre le malheur du monde cesse d'être une révolte proprement camusienne.

¹⁸⁸ Camus, *La mort heureuse*, p.58

¹⁸⁹ Ibid., p.156

¹⁹⁰ Lévi-Valensi, p.52.

¹⁹¹ Camus, *Le Malentendu*, p.114

8.2.2 La vie future

Même si les meurtres des deux aubergistes sont commis à cause de leur désir d'échapper au malheur de la pauvreté et par leur désir du bonheur, ces actes criminels ne résultent qu'en un monde encore plus pauvre et malheureux. Nous voyons alors qu'afin de trouver la force de continuer avec son plan d'évasion, Martha dirige toute son attention sur la vie future. En attendant ce futur envisagé comme heureux, elle ne s'est occupée que « de celui qui doit venir »¹⁹². Même si elle montre ses désirs à sa mère et à Jan, il nous semble que la plupart de ses émotions sont repoussés, presque enlevés du présent et placés dans l'avenir. C'est comme si elle trouvait une protection dans son malheur dans l'attente de « la grande heure »¹⁹³, quand elle partira pour ce pays « où le soleil tue les questions »¹⁹⁴. Cependant, selon Camus, la révolte « n'est pas aspiration, elle est sans espoir »¹⁹⁵. Dans un monde devenu absurde, l'homme « [désapprend] d'espérer »¹⁹⁶. Seulement dans une « indifférence à l'avenir » et dans la « passion d'épuiser tout ce qui est donné »¹⁹⁷, peut-t-il se révolter pour le bonheur.

Même si cette obsession de Martha pour ce « qui va venir » l'aide à continuer de travailler et de tuer dans l'auberge, elle l'empêche en même temps d'accepter le malheur présent et de ressentir une vraie révolte contre le sentiment de l'absurde. Comme elle refuse de réaliser que « cet enfer du présent, c'est enfin son royaume »¹⁹⁸, elle ne peut pas comprendre que le bonheur ne se trouve que dans le présent.

8.2.3 L'oubli

Les existences des héros réussis dans notre corpus secondaire sont souvent totalement malheureuses et désespérées. Contrairement à Martha, ces hommes acceptent l'idée que dans leur monde, le malheur et le bonheur dépendent l'un sur l'autre. Nous avançons qu'ils arrivent à cette conclusion par leur désir de se souvenir du bonheur passé.

Dans *L'Étranger*, nous voyons comment Meursault, isolé dans sa cellule et confronté au désespoir de sa mort imminente, commence à se souvenir de sa liberté perdue. En pensant à

¹⁹² Ibid., p.44

¹⁹³ Ibid., p.46

¹⁹⁴ Ibid., p.47

¹⁹⁵ Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.79.

¹⁹⁶ Ibid., p.76

¹⁹⁷ Ibid., p.86

¹⁹⁸ Camus, *Le Malentendu*, p.76

ses relations heureuses et au bonheur qu'il a senti dans la nature, il parvient à se sentir heureux devant sa mort imminente.

C'est cette même façon de conforter ses sentiments malheureux avec le souvenir d'un bonheur passé que nous trouvons chez Rieux, le médecin fatigué. En se penchant sur sa vie heureuse avant l'arrivée du fléau sur la ville, il garde en mémoire le bonheur perdu et trouve la force de continuer son travail.

Contrairement à ces deux héros révoltés, nous avons avancé que Martha ne s'attarde pas sur les événements sanglants dans le présent, mais dirige toutefois son attention et sa révolte dans le futur. Nous continuerons notre analyse de sa révolte négative par l'hypothèse suivante : afin de continuer avec son plan d'évasion, il est indispensable pour Martha d'effacer le souvenir de Jan et de leur passé commun : « Comprenez donc que, pour un homme qui a vécu, la mort est une petite affaire. Nous pouvons oublier mon frère et votre fils »¹⁹⁹.

Peut-être le passé de Martha est-il si pauvre et malheureux qu'elle n'y trouve aucune trace de bonheur? Quelles que soient les raisons de Martha pour rester dans l'oubli par rapport à un bonheur passé, sa détermination à oublier ses victimes fait sans aucun doute que sa révolte devienne négative et inhumaine.

8.2.4 L'espoir volé

Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus explique comment

...dans un univers soudain privé d'illusions et de lumières, l'homme se sent un étranger. Cet exil est sans recours puisqu'il est privé des souvenirs d'une patrie perdue ou de l'espoir d'une terre promise. Ce divorce entre l'homme de sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurdité²⁰⁰.

Une telle expérience d'espoir du bonheur perdu est au cœur du *Malentendu*. Nous avons déjà décrit comment la mère se suicide à cause de la découverte douloureuse de l'identité de sa dernière victime. Avec cette rupture dans sa vie habituelle et l'arrivée d'une mauvaise conscience, la mère doit réaliser, tout comme Sisyphe, comment le monde est incompréhensible et sans espoir. Contrairement à Sisyphe, cette nouvelle prise de conscience

¹⁹⁹ Ibid., p.113

²⁰⁰ Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.20

devient un fardeau trop lourd à porter pour cette vieille femme : «Mais maintenant, je suis lasse et mon vieux cœur, qui se croyait détournée de tout, vient de réapprendre la douleur»²⁰¹. Quand elle réalise qu'elle ne pourra jamais échapper au chagrin, tout sens de sa révolte pour le bonheur est perdu avec sa volonté d'exister.

Martha témoigne comment le malheur devient insupportable pour sa mère, mais la découverte de l'identité de Jan ne semble pas influencer Martha au même degré que la mère. Elle garde son sang-froid et n'éprouve pas de sentiments déchirants comme ceux qui détruisent l'esprit de sa mère. Une raison pour ce manque de réaction chez Martha pourrait être qu'elle ne « réapprend aucune douleur »²⁰² par cette découverte tragique dirigée par le vieux domestique. Martha, qui probablement a souffert encore plus que sa mère sous l'injustice de la pauvreté à cause de son jeune âge, semble pour nous trop insensible pour éprouver un tel désespoir.

Nous proposons que ce soit plutôt l'abandon de sa mère qui force Martha à réaliser que le monde est absurde. Cette fille, qui ne peut pas comprendre pourquoi sa décision de rester avec sa mère dans l'auberge ne «se paye pas »²⁰³, se sent remplie d'amertume et de colère quand elle voit son plan d'une vie heureuse dans l'exil détruit pour toujours : « Quand même je collerais mon oreille contre terre, je n'entendrais pas le choc des vagues ou la respiration mesurée de la mer heureuse. Je suis trop loin de ce que j'aime et ma distance est sans remède »²⁰⁴.

Avec cette perte de l'espoir du bonheur, Martha, tout comme sa mère, ne veut pas continuer à vivre une existence où elle a « assez vu et entendu »²⁰⁵. Se sentant dépassée par l'absurdité de son malheur, elle décide de renoncer à sa révolte pour le bonheur et rejoindre sa mère et son frère dans leur « lit gluant »²⁰⁶.

²⁰¹ Camus, *Le Malentendu*, p.110

²⁰² *Ibid.*, p.110

²⁰³ *Ibid.*, p.112

²⁰⁴ *Ibid.*, p.116

²⁰⁵ *Ibid.*, p.124

²⁰⁶ *Ibid.*, p.128

8.2.5 L'isolation et la séparation

Nous avons discuté comment le malheur des personnages est causé par la pauvreté de l'auberge, un désarroi de l'existence et un désir pour l'exil. Dans leur vie malheureuse tous les membres de la famille se sentent isolés et solitaires. Ce sentiment d'être seul dans un monde incompréhensible et étrange est illustré par Meursault dans *L'Étranger* qui, avant son meurtre de l'Arabe et sa découverte l'absurdité du monde, garde sa distance à l'autre et, apparemment, à son propre bonheur. Ce héros absurde vit « en marge du contexte humain » et pense que « [l]es hommes ne sont que des obstacles à son bonheur, ... »²⁰⁷. Tout comme Fitch, nous voyons en Meursault une personnalité avec un « certain laisser-aller, une passivité léthargique qui pourraient être attribués soit à un tempérament insouciant soit à un état d'indifférence »²⁰⁸.

Nous retrouvons chez Martha ce désir de garder une distance par rapport à l'autre. Tout comme Meursault, elle ne se soucie pas des conventions sociales, mais elle maintient son « langage de client » dans les dialogues superficiels avec les visiteurs de l'auberge. Afin de contrôler ses émotions malheureuses et de maintenir son plan d'exil, elle évite toutes relations intimes. Une distance avec les hommes qui seront bientôt ses victimes est primordiale.

Fitch pense qu'il y a un changement du besoin de s'isoler dans la dernière partie de l'histoire quand Meursault se trouve emprisonné suite à son meurtre et commence à réfléchir sur ses relations avec l'autre: « Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman »²⁰⁹. Malgré sa situation malheureuse, il réalise qu'il « avait été heureux » et qu'il l'est encore²¹⁰. Nous voyons comment l'isolation totale brise l'habitude de sa vie et éveille son désir d'être heureux.

Contrairement à celle de Meursault, la révolte de Martha se détériore quand ses habitudes sont menacées par la visite de Jan. Elle, qui refuse de réfléchir sur son passé où s'ouvrir « à la tendre indifférence du monde », éprouve le sentiment d'être isolée et celui-ci s'impose avec toute sa force. Quand Martha réalise qu'elle est séparée de sa mère et de cet exil heureux pour toujours, son monde semble devenir encore plus claustrophobe et malheureux: « Que les portes se referment autour de moi ! Qu'elle me laisse à ma juste

²⁰⁷ Toura, p.228

²⁰⁸ Brian Fitch, *L'Étranger d'Albert Camus, analyse d'un fait littéraire*, 1960, p.33

²⁰⁹ Camus, *L'Étranger*, p.183

²¹⁰ *Ibid.*, p.184

colère! »²¹¹. Donc, contrairement à Meursault, qui, face à sa mort, se sent « prêt à tout revivre »²¹², Martha n'espère que la mort et la séparation totale: « Moi aussi, j'en ai assez vu et entendu, j'ai décidé de mourir à mon tour. Mais je ne veux pas me mêler à eux. Qu'ai-je faire dans leur compagnie? »²¹³.

²¹¹ Camus, *Le Malentendu*, p.116

²¹² Camus, *L'Étranger*, p.183

²¹³ Camus, *Le Malentendu*, p.124

9. Conclusion

9.1 Des exemples négatifs de la philosophie camusienne du bonheur

Pour conclure notre analyse de l'absurde, du malheur et du bonheur dans *Le Malentendu*, nous avançons que les révoltes des personnages contre le malheur montrent des exemples négatifs de la philosophie du bonheur d'Albert Camus.

Clairement, l'exemple le plus négatif de la pensée camusienne, c'est l'inhumanité de Martha et de sa mère qui éclipsent tout souci pour la vie de l'autre. Même si Camus explique que: « Sentir sa vie, sa révolte, sa liberté, et le plus possible, c'est vivre et le plus possible »²¹⁴, il souligne que cette liberté de l'homme est toujours limitée par la valeur de la vie de l'autre. Ces deux « femmes fatales » qui ont vu la mort des visiteurs riches justifiée par leur propre malheur, découvrent que en détruisant l'autre, leur propre bonheur devient impossible.

Dans les dialogues entre les membres de la famille, nous voyons comment l'argent joue un rôle important dans leur lutte pour la vie heureuse. Cependant, pour Camus qui a décrit une enfance pauvre et humiliante, mais aussi belle et heureuse, et qui propose que « ...ce qui compte ce n'est pas de vivre le mieux, mais de vivre le plus »²¹⁵, l'argent peut influencer les expériences du malheur et du bonheur de la vie, mais il ne peut pas les déterminer. En décrivant les conséquences malheureuses de la pauvreté sentie dans l'auberge, nous montrons donc comment leur conviction que l'argent serait indispensable pour le bonheur, s'avère être un malheur en elle-même.

Nous avons avancé que l'hésitation et le doute sentis par Martha et sa mère sont des traces de leur révolte pour le bonheur. Cependant, en restant obsédées par l'idée d'échapper au malheur de la pauvreté et le sentiment d'être exilé, elles cachent et repoussent leurs émotions. Contrairement à Sisyphe qui choisit de rester conscient de son malheur dans l'enfer, toutes les pensées de deux femmes tournent autour de cet espoir d'une autre vie dans le futur, dans la mesure qu'elles ne vivent pas réellement dans le présent. Dans l'optique de Camus qui

²¹⁴ Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.89

²¹⁵ *Ibid.*, p.86

dit que «Je dois reconnaître que cette lutte suppose l'absence totale d'espoir (qui n'a rien à voir avec le désespoir), le refus continu (qu'on ne doit pas confondre avec le renoncement) et l'insatisfaction consciente (qu'on ne saurait assimiler à l'inquiétude juvénile) »²¹⁶ nous voyons alors comment Martha et sa mère se trompent dans leur recherches du bonheur.

Tout comme le malheur du présent ne peut pas être évité par l'inconscience du présent, il ne peut être conforté par la foi religieuse. Quand Jan et Maria se tournent vers Dieu afin de trouver les explications de leurs sentiments malheureux, ils ne découvrent que « le silence du monde ». Camus qui explique qu'on « ne se tourne vers Dieu que pour obtenir l'impossible. Quant au possible, les hommes y suffisent »²¹⁷, et montre par les personnages du *Malentendu*, comment l'explication du malheur ne se trouve pas que dans l'autre.

« Dans un univers soudain privé d'illusions »²¹⁸, Maria et Martha doivent accepter qu'elles soient seules dans une existence incompréhensible et malheureuse. Sinon, il n'y a qu'une solution: se délivrer de l'absurde par le suicide²¹⁹. Une telle décision est exemplifiée par Martha qui décide d'arrêter de « crier vers la mer et vers l'amour »²²⁰ et de sortir de son sentiment de l'absurdité.

²¹⁶ Ibid., p.51-52

²¹⁷ Ibid., p.54-55

²¹⁸ Ibid., p.20

²¹⁹ Ibid., p.21

²²⁰ Camus, *Le Malentendu*, p.127

9.2 Une révolte complexe

Tout comme sa mère, Martha se sent finalement « dépassée par la vie »²²¹ et choisit de cesser de lutter pour une vie heureuse. Cependant, nous avons montré au cours de notre analyse de *Malentendu*, que cette révolte finalement abandonnée a des aspects à la fois négatifs et positifs. Par rapport Nguyen-Van-Huy qui ne voit qu'une révolte « pervertie » faite par une meurtrière égoïste et inhumaine, nous la voyons comme une révolte plus complexe.

Premièrement, nous remettons en question l'idée de Nguyen-Van-Huy que la révolte de Martha n'a « ni sens ni de direction ». Selon nous, en développant son « langage de client » et en gardant sa passion pour le plan d'exil, Martha semble être très déterminée d'atteindre son but. De plus, nous trouvons dans ses réflexions sur la vie future, où elle souhaite « presser son corps contre un autre »²²² et voir ses questions douloureuses tuées²²³, qu'elle n'est pas une femme qui « n'espère pas d'amour ni de paix »²²⁴.

En outre, nous trouvons sa description de Martha comme une femme qui n'aime pas d'autre qu'elle-même et « son propre bonheur égoïste »²²⁵, trop simplifiée. Nous partageons son point de vue sur Martha comme une assassine qui manque totalement le souci pour la vie humaine et qui veut gagner son bonheur « au détriment des autres »²²⁶, mais nous avons montré qu'elle hésite devant la destruction de Jan et qu'elle montre une solidarité forte avec sa mère et leur lutte pour le futur heureux. Cette solidarité sentie pour le bien-être de sa mère, et son propre besoin d'elle dans l'exil, montrent sa capacité d'aider et aimer cet autre. En conséquence, nous restons en désaccord avec l'interprétation de Martha comme une femme qui a « une volonté farouche » de vivre dans l'opposition et la distance²²⁷.

Finalement, le besoin de Martha de vivre dans l'union avec la nature et la mer dans l'exil, nous montre qu'elle ne veut pas seulement la séparation dans sa vie. Même si nous sommes d'accord avec Nguyen-Van-Huy quand il propose que « [l]e principe de vie de Martha est celui de la haine »²²⁸, nous voyons plutôt que cette haine change au cours de l'histoire. Ce n'est qu'avec le suicide de sa mère que Martha reconnaît l'inutilité de son dur travail, de ses actes inhumains et de sa lutte passionnée et solidaire pour le futur heureux, et

²²¹ Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.20

²²² Camus, *Le Malentendu*, p.116

²²³ Ibid., p.47

²²⁴ Nguyen-Van-Huy, p.76

²²⁵ Ibid., p.76

²²⁶ Ibid., p.76

²²⁷ Ibid., p.77

²²⁸ Ibid., p.77

qu'elle sent une haine vers « le ciel, la terre et les hommes »²²⁹. C'est notamment l'abandon de sa mère qui la force à réaliser que le monde reste malheureux, injuste et incompréhensible. Remplie de sentiment de l'absurde, elle perd son espoir du bonheur et donc sa force de continuer à se révolter pour la vie heureuse :

Priez votre Dieu qu'il vous fasse semblable à la pierre. C'est le bonheur qu'il prend pour lui, c'est le seul vrai bonheur. Faites comme lui, rendez-vous sourde à tous les cris, rejoignez la pierre pendant qu'il en est temps ... Tout est facile, vous le voyez. Vous avez à choisir entre le bonheur stupide des cailloux et le lit gluant où nous vous attendons²³⁰

Toura explique que pour la jeune femme amère, « [l]a pierre n'est plus le symbole de l'union avec le monde, mais celui de la surdité et de l'indifférence de Dieu contre lequel Martha se révolte »²³¹. Tout comme Toura, nous voyons la différence entre cette signification de la pierre et du bonheur exprimée par Martha et celle de Patrice Mersault dans *La mort heureuse*, mais nous voulons ajouter que ces phrases peuvent aussi montrer comment Martha réalise et dénonce à la même fois, le fait que dans un monde absurde, le malheur doit coexister avec le bonheur. Tout comme elle s'est rendue « sourde à tous les cris » de ses victimes, elle ne veut pas se révolter contre cette réalité de la vie. Elle choisit plutôt la surdité et l'indifférence de la mort.

Nguyen-Van-Huy voit cette idée du bonheur « égoïste » de Martha contrastée par celle de Jan qui n'espère que d'aider sa famille. Selon lui, ces deux personnages montrent des attitudes fondamentalement différentes dans l'homme : l'un dicté « par l'amour et l'union », l'autre par « la haine et la séparation »²³². Cependant, même s'ils choisissent des approches différentes de leur révolte pour le bonheur, nous concluons que tous les deux présentent la même conception fatale de leur condition: Tout comme Jan, Martha pense que son bonheur est dépendant du bien-être de sa mère. En partageant ses fardeaux, elle espère la rendre heureuse et donc trouver son propre bonheur. Selon nous, cette conception du bonheur est un autre malentendu qui détermine sa révolte échouée. Avec son frère, elle partage le sentiment d'être « dépaycé » dans la présence de sa mère, et elle doit réaliser qu'elle ne peut plus aider cette vieille femme d'échapper de la pauvreté. Quand elle découvre comment il est impossible

²²⁹ Ibid., p.79

²³⁰ Camus, *Le Malentendu*, p.128

²³¹ Toura, p.257

²³² Nguyen-Van-Huy, p.78

de sauver l'autre du malheur du monde, elle ne peut pas non plus échapper à son propre sentiment malheureux.

En outre, nous trouvons l'explication de la révolte échouée de Martha dans une comparaison entre la conception du bonheur de Martha et celles de Rieux, de Meursault et de Meursault, des héros absurdes réussis. Contrairement à Rieux, le médecin qui cherche le bonheur dans sa lutte pour sauver les vies de ses concitoyens, Martha fait sa révolte pour le bonheur par le biais du meurtre de l'autre. Ensuite, contrairement à Meursault emprisonné, mais plutôt heureux de ses mémoires du passé, Martha est convaincue qu'elle doit oublier son passé afin de sentir heureuse. Finalement, la conception du bonheur de cette femme déterminée, se distingue de celui de Patrice Meursault qui explique qu'on ne peut pas planifier ou contrôler son bonheur, mais seulement accepter et préserver son désir d'être heureux :

L'erreur, petite Catherine, c'est de croire qu'il faut choisir, qu'il faut faire ce qu'on veut, qu'il y a des conditions du bonheur. Ce qui compte seulement, tu vois, c'est la volonté du bonheur, une sorte d'énorme conscience toujours présente²³³.

De plus, nous voyons comment ces deux personnages principaux se différencient quand Patrice Meursault fait un parallèle entre sa mauvaise conscience et son bonheur:

Si je suis heureux, c'est grâce à ma mauvaise conscience. J'avais besoin de partir et de gagner cette solitude où j'ai pu confronter en moi ce qui était à confronter, ce qui était soleil et ce qui était larmes... Oui, je suis humainement heureux²³⁴.

Contrairement à cet homme repentant, Martha évite de penser sur ses victimes afin de se protéger contre des émotions qui pourraient menacer son plan meurtrier. Pour Martha, il est important d'éviter une telle mauvaise conscience comme celle qui a finalement poussé sa mère à sa mort. En refusant de confronter sa propre culpabilité et de prendre la responsabilité de son crime inhumain, elle cerne son destin malheureux.

²³³ Camus, *La mort heureuse*, p.147-148

²³⁴ *Ibid.*, p.148

9.3 La condition tragique de l'homme

Dans notre monde, ce n'est que l'homme-espèce qui puisse exprimer un désir d'être heureux, un sentiment qu'il trouve souvent dans ses expériences de la nature. Camus exemplifie cette recherche du bonheur dans sa description de son enfance et de son attirance vers « ce qui était beau » dans la nature algérienne où il s'est senti heureux. Un bonheur qu'il a continué à chercher dans sa vie dans d'autres pays.

Au cours de ce mémoire nous avons montré comment Camus évoque ce lien entre le bonheur senti dans la nature et les situations malheureuses des personnages. Tout comme Patrice, Meursault et Rieux qui, en utilisant la nature, parviennent à trouver leur force de continuer leur révolte pour le bonheur, l'idée du bonheur de Martha implique d'être dans la nature exilée. Même si elle ne connaîtra pas la mer et le soleil dans l'exil, son désir de vivre les expériences heureuses dans la nature la pousse à lutter contre la misère dans l'auberge.

Mais comment expliquer cette idée de Camus d'une nature capable de fournir la force pour une révolte réussie contre le malheur? Peut-être nous trouvons notre explication dans le fait que pour l'homme la nature est plus belle et plus simple que la société dans laquelle il doit vivre. Dans la tranquillité de la nature, les personnages peuvent échapper à leur honte et à leur culpabilité : En se baignant dans la mer, Rieux peut oublier brièvement les morts tragiques de ses concitoyens tandis que Patrice, en restant près de la mer, parvient à se pardonner lui-même de son meurtre de Zagreus. Finalement, pour Meursault, son souvenir des moments de sa vie sous le soleil, l'aide à réaliser qu'il était heureux et l'est encore.

Il nous semble que Martha, dans la nature exilée, ressent une sorte d'innocence et de sécurité qui nous rappellent une enfance où l'enfant serait protégé du malheur par sa famille et par son sentiment d'être unifié avec elle. Cette meurtrière adulte, qui se sent séparée de sa mère et d'une vie heureuse, ne désire que de vivre dans un pays où la nature fait qu'elle peut revenir à la vie simple et innocente avec sa famille. Cependant, contrairement à d'autres héros chez Camus, elle refuse d'accepter la condition tragique de l'homme : l'homme ne peut jamais échapper son culpabilité et son malheur, non plus revivre le bonheur innocent de son enfance. Parce que même si les expériences de la nature peuvent être une source de bonheur, elles rappellent aussi l'homme de son état de séparation du monde et de lui-même. Devant ces sentiments de l'absurde, l'homme ne peut que rester conscient. En réalisant qu'il est

impuissant devant cette condition tragique de l'homme dans un monde qui existe et s'évolue indépendamment de son malheur, l'homme peut jouir de ses brefs moments de bonheur.

9.4 Le tragique et le rôle du spectateur/lecteur

La fin tragique de la révolte de Martha est avertie par les traits tragiques et classiques de la pièce et sa ressemblance à la parabole du frère prodigue. Comme ses actions sont manipulées par le rôle du vieux domestique qui veille à ce qu'elle ne connaisse pas tous les faits, la révolte de Martha semble être vouée à l'échec. Alors, comment expliquer l'idée que Martha, une femme apparemment destinée à sa mort tragique, soit une héroïne absurde d'une pièce de la révolte ? De plus, comment pouvons-nous comprendre la phrase de Camus ; « Le malheur n'a qu'un moyen de se surmonter lui-même qui est de se transfigurer par le tragique » par rapport par ce personnage tout à fait malheureux ? Nous trouvons peut-être la réponse à cette question dans notre rôle de spectateurs/lecteurs de Martha et sa révolte pour le bonheur.

A ce propos, il convient de revenir à la théorie d'Aristote qui explique que la tragédie est une imitation faite par des personnages en action et non par le moyen d'une narration, et qui, par l'entremise de la pitié et de la crainte, accomplit la purgation des émotions de ce genre »²³⁵. Cet effet de catharsis chez le spectateur peut lui apprendre quelque chose de lui-même et du monde.

Pour nous, même si Martha est avant tout une femme coupable qui veut gagner son bonheur au détriment de celui des autres, elle est aussi une femme qui souffre de sa pauvreté et de sa conception du bonheur mal compris. Donc, nous sommes fascinées par sa révolte complexe contre le malheur du monde. Quand son rêve désespéré d'une vie future dans l'union avec sa mère et la nature s'avère impossible, et elle doit réaliser qu'elle ne pourra jamais échapper son malheur, nous voyons avec pitié qu'elle refuse « de vivre et de penser avec ces déchirements »²³⁶ et se suicide. Comme nous voyons Martha impuissante devant le tragique du monde, mais libre d'accepter ou de refuser ce fait, nous restons avec un exemple effrayant de la condition absurde de l'homme. Pour nous, la vie et la mort tragique de Martha deviennent alors une signification de l'absurdité de la vie, de la révolte pour le bonheur qu'elle pourra susciter et de l'indifférence malheureux du monde. En comparant nos

²³⁵ Aristote cité par Florence Epars Heussi dans *L'exposition de la tragédie classique en France*, 2008, p.15

²³⁶ Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p.73

propres sentiments malheureux causés par *Malentendu* avec ceux de cette héroïne absurde, nous nous sentons enrichie en ce qui concerne la compréhension des défis de toute vie humaine. Ainsi, le tragique de l'histoire peut nous aider à surmonter notre propre malheur.

Bibliographie :

Aristote, *La Poétique*, voir Magnien, Michel.

Birmann, Dominique. 1957. « Polémique de Stockholm. Albert Camus a exposé aux étudiants suédois son attitude devant la problématique algérienne ». Article dans « Le Monde », dans *Albert Camus Œuvres Complètes IV*, 2008. Paris : Éditions Gallimard.

Camus, Albert. 1951. *L'Homme Révolté*. Paris : Éditions Gallimard.

Camus, Albert. 1995. *Le Malentendu*. Édition de Pierre-Louis Rey. Paris: Éditions Gallimard.

Camus, Albert. 1971. *La mort heureuse*. Paris: Éditions Gallimard. 2010 pour la présentation d'Agnès Spiquel.

Camus, Albert. 1942. *Le mythe de Sisyphe*. Paris: Éditions Gallimard.

Camus, Albert. 1947. *La Peste*. Paris: Éditions Gallimard.

Eide, Kittang, Aarseth. 1970. *Teorier om diktekunsten. Fra Platon til Goldman*. Bergen-Oslo-Trondheim: Universitetsforlaget.

Fitch, Brian T. 1960. *L'Étranger d'Albert Camus, analyse d'un fait littéraire*. Deuxième édition revue et augmentée (1968) dans *Archives Des Lettres Modernes*. 1960. (6).n 34. 80-82.

Grenier, Roger, 1987. *Albert Camus Soleil et Ombre*. Paris : Éditions Gallimard.

Heussi, Florence Epars. 2008 *L'exposition de la tragédie classique en France. Approche pragmatique et textuelle*. Berne : Peter Lang SA. <http://books.google.no/books>. Consulté le 19.04.13

Interview avec Jean- Pierre Elkabbach à Paris 15 janvier 2012. Bibliothèque Médicis-Albert Camus. http://www.youtube.com/watch?v=a8_gBrD-h5U. Consulté le 06.09.12.

Lévi-Valensi, Jacqueline. 2006. Introduction à *Albert Camus Œuvres Complètes 1, 1931-1944*. Paris: Éditions Gallimard.

- Magnien, Michel. 1991. *Aristote Poétique*. Introduction, Traduction nouvelle et Annotation de Michel Magnien. Paris : Le livre de poche classique.
- Nguyen-Van-Huy, Pierre. 1962. *La Métaphysique du bonheur chez Albert Camus*. Éditions de la Baconnière, Neuchâtel.
- Olson, Jane Carol. 1969. « Le Dualisme chez Albert Camus : Le bonheur et l'absurde ». BA. Baldwin-Wallice College. The University of British Columbia.
https://circle.ubc.ca/bitstream/handle/2429/35476/UBC_1969_A8%20O47.pdf?sequence=1. Consulté le 25.10.12
- Rey, Pierre-Louis. 1995. La préface du *Malentendu* d'Albert Camus. Paris : Éditions Gallimard.
- Todd, Olivier. 1996. *Albert Camus une vie*. Paris : Éditions Gallimard et Olivier Todd.
- Toura, Hiroki. 2004. *La Quête et Les Expressions du Bonheur dans l'Œuvre d'Albert Camus*. Paris: J & S éditeur.
- Viggiani, Carl A. 1958. « Questionnaire de Carl A. Viggiani », *Albert Camus Œuvres Complètes*, IV, 2008. Paris : Editions Gallimard.